38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 10 24-31 MARS 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète . . . . 18 fr. Édition partielle . . . . 12 fr.	ÉTRANGER	Édition complète . . . . 20 fr. 50 Édition partielle . . . . 14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Méditation d'un Séminariste en retraite, 145. — II. La marche d'Ernest Psichari vers la foi, 148. — III. La conversion et la mort, 151. — IV. *Le Retour d'Ariel,* 153. — V. Art et scolastique, 154. — VI. Mystères païens, 156. — VII. Bibliographie (Ed. Schuré ; Pérochon ; prince Sixte de Bourbon ; G. Blondel ; croisade eucharistique ; Mgr Baunard), 157. — VIII. Mgr Grente, 158. — IX. En Orient, 159.

Liturgie. — Consultations diverses, 159.

PRÉDICATION

Retraite de Communion solennelle. — DEUXIÈME JOUR. *Soir :* La conversion (suite), 129. — TROISIÈME JOUR. *Matin :* La vie chrétienne, 130. *Conférence :* Le secret des bonnes communions, 132. *Avant l'absolution :* Les motifs de contrition, 134.

Le grand jour de la Communion solennelle. — A LA MESSE. *Acte de pardon aux parents :* Deux formules, 136. *Avant la Communion :* I. « Veni, Domine Jesu, » 137. II. « Magister adest et vocat te, » 138. III. Les trois *Amen* du communiant, 139. *Après la Communion.* I. « Mane nobiscum, Domine, » 141. II. « Dilectus meus mihi, et ego illi, » 142. — CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE. I. « Ecce Mater tua, » 143.

JURISPRUDENCE

Questions. — La municipalité peut-elle transformer en place publique un ancien cimetière entourant l'église ? Y élever un monument aux morts de la guerre ? Le curé peut-il y reconstruire un ancien calvaire dont il ne reste plus que le socle ? *Quid* si on lui signifiait d'interrompre les travaux ? 17. — La municipalité peut-elle s'opposer à la pose d'un vitrail et d'une plaque commémorative dans l'église ? 20. — Un curé peut-il assister à un mariage religieux *in extremis* sans mariage civil ? 21. — *Quid* d'un curé qui entre dans un presbytère en prenant la suite du bail de son prédécesseur, qui n'avait pas fait établir d'état des lieux ? Quelles réparations doit le locataire sortant ? 22. — Comment obliger la commune à exécuter la charge, maintenue par le décret de dévolution, d'affecter à l'entretien de l'église le revenu du presbytère ? 23. — Une religieuse sécularisée qui jouit d'une pension sur les biens liquidés de sa Congrégation a-t-elle droit à une majoration de pension ? 24. — Un ancien congréganiste peut-il obtenir une allocation sur l'actif de sa Congrégation dissoute ? 25. — Un prêtre inscrit et payant pour les retraites ouvrières et paysannes est-il sûr de toucher sa retraite au moment venu ? 25. — Quelles recettes un curé doit-il compter dans son revenu, et quelles dépenses professionnelles peut-il défalquer ? 26. — Quelles formalités remplir pour obtenir le remboursement de la moitié de l'impôt perçu sur le revenu de certains titres nominatifs ? 27. — Quelle est la situation d'un curé dont le bail a pris fin le 1er nov. 1920, mais que la guerre avait privé de son presbytère durant 38 mois ? 28. — Comment régulariser un bail d'une école libre non déclaré pendant la guerre ? 29. — Les affiches religieuses placardées sous le porche de l'église sont-elles soumises au timbre ? 29. — Quels sont les droits à payer pour des séances de cinéma où l'on intercale des récitatifs et piécettes ? 30. — La location d'un presbytère est-elle un bail à usage professionnel ? 30. — Une Société de gymnastique peut-elle faire des répétitions de clairons et tambours au sein d'une agglomération ? 31. — Comment obliger la commune à réparer la toiture du presbytère ? 31. — Une fille-mère a-t-elle droit à des secours ? 31. — Le curé qui vend une partie des récoltes de son jardin peut-il être soumis à l'impôt sur les bénéfices agricoles ? 31. — Le curé est-il responsable d'un incendie survenu dans l'église ? 32.

PETIT COURRIER

Q. — Voudriez-vous indiquer à quelles sources puiser pour faire la conférence suivante : « Montrer la richesse dogmatique des paroles : *Hoc est corpus meum.* L'ensemble du dogme eucharistique n'y serait-il pas explicitement ou implicitement contenu ? »

R. — Hurter, *Theologiæ dogmaticæ Compendium,* t. III, vous orientera pour l'interprétation patristique de ce texte. — Voir le magistral traité de Franzelin, *De Eucharistia,* et à son défaut

Pesch, *Prælectiones dogmaticæ*, t. VI, ou Sasse, *Institutiones theologicæ de Sacramentis*, vol. I. — Pour l'état actuel de la controverse avec les protestants et les modernistes, orientez-vous avec l'article *Eucharistie*, de M. Lebreton, dans le *Dict. apolog.* de d'Alès; puis consultez le travail beaucoup plus étendu publié dans le *Dict. de Théologie* (Paris, Letouzey); Batiffol, *L'Eucharistie, la présence réelle et la transsubstantiation*, 5e éd. et suivantes (Paris, Gabalda); ou, si ces ouvrages vous paraissent trop ardus, vous aurez de bons éléments dans Labauche, *Leçons de théologie dogmatique*, t. IV (Paris, Bloud). — Sur la doctrine des Grecs modernes, qui prétendent transférer à l'épiclèse l'efficacité consécratoire, nous avons donné tous renseignements complémentaires en 1899, 1902, 1906, 1908.

Q. — Devant avoir une bénédiction de cloches, où pourrais-je trouver cérémonial, cantiques et sermons de circonstance ?

R. — Une petite brochure qui se vendait 0 fr. 15 avant la guerre, chez Séjourné, libraire, 61, rue Royale, à Orléans, contient texte latin et trad. fr. du Pontifical, et à la fin un cantique noté. — A nos bureaux, le *Cantique des cloches*, de Gravier, in-4o avec accomp., 1 f. 75. — En fait de sermons, voir notre *Prédic.* du 22 juin 1911 et du 26 sept. 1912. Mais nous en publierions volontiers encore deux ou trois ; qui veut nous en envoyer ?

Q. — Connaissez-vous une traduction française du Catéchisme du Concile de Trente ?

R. — Oui, par Mgr Doney, 2 vol. in-8, chez Gabalda ; par l'abbé Gagey, 2 vol. in-8, chez Beauchesne ; par le chan. Carpentier, un vol. in-32, chez Desclée. — *Abrégé*, par deux Pères Assomptionnistes, in-12 de 590 p., 6 f. 90 franco, Paris, Bonne Presse. — Grand commentaire par le chan. Bareille, en 9 vol. in-8, chez Soubiron, à Montréjeau (Hte-Garonne).

Q. — Connaîtriez-vous une vie d'O'Connell ?

R. — *Daniel O'Connell*, par Nemours-Godré, 3 f. 50, Gabalda (épuisé probablement) ; — G. Lecarpentier, *Le catholicisme en Irlande*, 1 f., Bloud ; — Paul-Dubois, *L'Irlande contemporaine et la question irlandaise*, 7 f. 50, Perrin. — Sur le livre de Nemours-Godré, voir *Ami* 1900, p. 682-4.

Q. — Indiquer un ouvrage traitant de l'attitude du Pape, des Evêques et du clergé pendant la Révolution de 1789, et des persécutions soulevées contre le clergé qui était resté fidèle.

R. — Rien de mieux que M. de La Gorce, *Hist. relig. de la Révolution*, 3 vol. gr. in-8, à 10 f. l'un environ, Paris, Plon ; — voir, de plus, Sicard, *Le Clergé de France pendant la Révolution*, 2 vol. parus à 7 f. 50 l'un, Gabalda ; — Gautherot, *L'Assemblée Constituante*, 8 f., et *La Démocratie révolutionnaire*, 8 f., Beauchesne ; — Bliard, S. J., *Jureurs et insermentés (1790-1794)*, in-8, 10 f., Paris, Emile-Paul, étudié *fusius* ici 1912, p. 265-7, de même que quantité d'autres travaux parus depuis vingt ans ou plus et dont nous avons présenté de notre mieux la substance à nos lecteurs.

Q. — Existe-t-il un ouvrage un peu circonstancié sur les instruments de pénitence, tels que discipline, cilice, etc., leurs avantages et leurs inconvénients ?

R. — Nous ne connaissons pas d'ouvrage spécial sur les instruments de pénitence. Mais les manuels de théologie ascétique et mystique vous renseigneront. Voir, par ex., Valgornera, *Mystica theologia divi Thomæ*, t. II, p. 390-405 (Turin, Marietti) ; — ou les 50 p. que le P. Huber, S. J., consacre à cette question dans son tome II de *L'imitation des Saints, théorie et pratique* (en allemand, chez Herder, Fribourg-en-B. ; nous ignorons s'il existe de ce livre, paru en 1910, une traduction française). — Le *Dictionnaire de Mystique*, dans l'*Encyclopédie* de Migne, vo *Mortification*, vous donnera aussi de bonnes indications.

Q. — Indiquer le ou les meilleurs traités de la vie intérieure, ascétique et mystique, et un bon ouvrage de direction spirituelle (pour le confesseur).

R. — Pour la confession et direction de l'ensemble des fidèles, rien de plus pratique que Ciolli, *Directoire du jeune confesseur* (trad. de l'italien), 2 vol., 10 f. 50 (maj. comp.), Téqui ; — pour personnes scrupuleuses, *Guide des nerveux et des scrupuleux*, du P. Raymond, 9 f., Beauchesne, et *Traité des scrupules*, de Grimes, 1 f. 50, Téqui ; — *Traité de l'Oraison*, de L. Gillot, 3 f. 50, de Gigord ; — Saudreau, *Degrés de la vie spirituelle*, 2 vol., 10 f., Angers, Grassin ; — P. Lamballe, *La Contemplation*, 3 f., Téqui. — Voir l'*Ami* du 26 août 1920, p. 449 et suiv. ; — et suivre *La Vie spirituelle*, revue mensuelle, 12 f. par an, Lethielleux, mine de dissertations aussi doctes que pratiques.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer : 1o un recueil de méditations pour une jeune fille (18 ans) qui est institutrice libre, très pieuse et se demande si elle n'est pas appelée à la vie religieuse ; 2o un ouvrage traitant de la décoration de l'église et des autels, suivant les temps de l'année liturgique ?

R. — Ad I. *Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année*, à l'usage des religieuses vouées à l'enseignement, par l'abbé de Brandt, 5 vol. in-12, Paris, Mignard.

Ad II. *La Religieuse sacristine*, in-12, Paris, Casterman ; — abbé d'Ezerville, *Traité pratique de la tenue des sacristies*, in-12, Paris, Haton ; — Barbier de Montault, *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, 2 vol. in-8, Paris, Vivès.

Q. — Pour une conférence sur le *Syllabus*, sa préparation et les polémiques qu'il a suscitées, quels livres consulter ?

R. — P. Hourat, *Le Syllabus*, 2 vol. à 1 f. l'un, Bloud ; — Mourret, *L'Eglise contemporaine*, 15 f., Bloud. — Si vous avez la collection de l'*Ami*, vous y trouverez la question traitée à plusieurs reprises *ex professo*, sans compter une abondance de données qui ont été fournies au cours de nos monographies épiscopales.

Q. — Je voudrais connaître quelque publication (livre ou brochure) relative au centenaire ou au cinquantenaire de quelque maison d'éducation.

R. — Dehaut, *Le Grand Séminaire de Cambrai, un siècle d'histoire 1807-1906*, in-12 de 380 p., Cambrai, O. Masson (*Ami* 1907, p. 908) ; — demandez aussi à l'Institution St-Jude, d'Armentières ; — *Cinquantième anniversaire du Collège St-Rombaud*, à Malines ; — *75e anniv. du Collège Marie-Thérèse*, à Herve (Belgique) ; — *Le Lycée de Nice, 1860-1910*, chez Lerch et Emanuel, à Nice ; — etc.

Q. — Où me procurer *La divina Commedia* de Dante, texte italien avec explications en français ou en italien ?

R. — La meilleure version française avec texte italien est de M. de Margerie (anc. prof. à la

Faculté des Lettres de Nancy, mort doyen de la Fac. libre des Lettres de Lille), en 2 vol. gr. in-8, 20 f., Téqui. Elle est en vers, qui rendent avec une rare exactitude la richesse de pensée du texte italien.

Q. — 1° Quels ouvrages consulter pour traiter la question : « Eternité de l'enfer, contre les erreurs des modernistes » ?

2° Où trouver la *Summa Aurea de laudibus B. M. V.*, 13 vol., Paris, Migne ?

R. — Ad I. Monsabré, *L'autre monde*, in-12, 6 f., Paris, Lethielleux ; — L. Bremond, *La conception catholique de l'enfer*, in-12, 1 f., Paris, Bloud ; — Ortolan, *La fausse science contemporaine et les mystères d'outre-tombe*, 1 f., ibid. ; — l'art. *Enfer* du *Dict. apolog.* et du *Dict. de Théologie* ; — l'*Ami* 1920, p. 662-667.

Ad II. Toujours en vente (87 fr.) chez Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, Paris, où l'on trouve tout ce qui subsiste encore du fonds Migne.

L'Œuvre des Prêtres établie dans la villa de Fontenay de Broissia, à Lamalou-les-Bains (Hérault), pour accueillir les membres du clergé fatigués ou ayant besoin des eaux, sera ouverte pour la saison le 1er mai.

— Comme auteurs encourageants (p. 34), vous pouvez recommander le P. de Lehen, S. J., *La voie de la paix intérieure*, jadis édité chez Poussielgue (vers 1860) ; le P. Chaignon, *La paix de l'âme*, édité chez Blériot frères en 1880 ; et « le maître, » le P. Ambroise de Lombez, *Paix de l'âme*, *Joie de l'âme*, *Lettres*, 3 vol., chez Poussielgue (*Paix* et *Joie* ont paru réunies en un seul petit vol., chez Mame).

— *Librairie d'occasion* : Ebrard, 2, quai Fulchiron, Lyon.

— Au sujet de la 3e question de la p. 206 des couvertures de 1920, je me permets de vous signaler un manuel en forme de catéchisme de 152 pages écrit pour l'Inde par un Père Jésuite et paru en anglais à Bombay pendant la guerre. Il est intitulé : *Man's Great Concern. The Management of Life*, by Ernest R. Hull, S. J. On le trouve chez B. Herder, à Londres, et chez P. J. Kenedy and Sons, à New-York.

Rêves et Destinées, par Marie Le Mière. — **Maison hantée,** par Maryan. — Vol. in-12 de 320 p., à 6 f. — Paris, H. Gautier.

Deux vol. de la *Bibliothèque de ma fille*, réputée longtemps avant la guerre pour sa belle tenue chrétienne et littéraire. — *Rêves et Destinées*, c'est l'histoire d'un jeune homme qui, son service militaire terminé, n'a d'autre ambition que de revenir au pays fonder une famille, exploiter des terres, faire du bien autour de lui, remplir sa mission sociale. C'est ce qu'il fait en effet ; puis devenu veuf sans enfants, il entrera en religion, mais après seulement qu'il aura assuré le retour et l'établissement d'un cousin prodigue. Très belle conception de vie, comme on voit, traversée évidemment (comme tout roman) d'incidents extraordinaires. — *Maison hantée*, histoire d'une institutrice privée, admirable de piété et de force morale ; tableau poignant des remords d'une dame qui au lit de mort de son oncle a retardé l'arrivée du notaire pour rester seule à hériter d'une fortune que l'oncle réservait pour une autre destination, aveu de la dame *in extremis*, etc., etc. C'est du Maryan, et l'on sait qu'avec Maryan l'intérêt non plus que la piété ne chôme pas.

La Littérature expliquée. *Livre du Maître*, par des Granges et Charrier. — In-12 de 1020 p., relié 15 f. (maj. 40 %). — Paris, Hatier, 8, rue d'Assas.

Ce *Livre du Maître*, c'est l'explication littéraire des morceaux qui composent le *Livre de l'Elève* (in-12 de 510 p., reliure angl. 7 f. 50, maj. 40 %). Il y a là un remarquable choix, qui embrasse tout l'ensemble de notre littérature, depuis nos premiers textes et nos Chansons de geste jusqu'à nos contemporains, Bourget, Bazin, Aicard, Barrès... Mais c'est l'explication surtout qui retiendra l'attention de nos confrères de l'enseignement. Elle est admirable. Pour chaque morceau (ils ne sont pas reproduits dans le *Livre du Maître* : il faut avoir le *Livre de l'Elève* sous les yeux), nous avons : 1° *étude d'ensemble* (nature et sujet du morceau, rôle et caractère des personnages, intérêt de la scène, etc.), 2° *analyse* du morceau, 3° *étude du style*, 4° *la grammaire*, 5° un plan ou modèle de rédaction inspirée par la morale qui se dégage du morceau. L'explication littéraire est un des points épineux du métier de professeur : on comprend bien pour soi-même ; mais initier ensuite les élèves, c'est tout un travail d'ascension où l'on rencontre maint roc de Sisyphe. On aura ici des modèles achevés du genre, comme on pouvait s'y attendre sous la plume de M. des Granges. — Dans la même collection, et des mêmes auteurs, un autre recueil à l'usage de l'enseignement secondaire, constitue une véritable histoire de la litt. par les textes, tellement les textes y sont groupés et encadrés avec bonheur, sous ce titre : *Les Grands Ecrivains français, des Origines à nos jours*, in-12 de 920 p., reliure anglaise.

Ange et Apôtre. La Piété et le Zèle, par M. Feige, Supérieur des Missionnaires diocésains de Meaux. — In-12 de XII-482 p., 7 f. — Paris, Téqui.

Nouvelle édition, d'ailleurs sans changement. Un de nos meilleurs livres pour instructions brèves à des jeunes filles, sur tout ce qui touche à la vie chrétienne et à l'apostolat sous sa forme indispensable : piété et péché, tiédeur, tentation, humilité, direction et formation de la volonté, oraison, examens, communion, dévotion à Marie, etc. ; puis, nature du zèle, ses motifs, sa pratique (par la parole et par les œuvres, par l'exemple, par la prière, par la souffrance), ses principaux théâtres, ce qui lui fait obstacle, diverses catégories de personnes envers qui nous devons l'exercer (enfants, pauvres, malades, pécheurs, âmes du Purgatoire), etc.

Aux Mères. *Causeries sur l'éducation*, par le Père Charruau, S. J. — In-12 de 400 p., 5 f. — Paris, Téqui.

Réédition. Le P. Charruau est mort pendant la guerre ; mais il est de ceux dont on ne laissera jamais les ouvrages épuisés. Ils ont fait et feront toujours le charme non moins que l'édification des parents comme des enfants. *Aux Mères* est en 2 parties : 1° *l'éducation* : défauts des adolescents, défauts de l'éducatrice, l'esprit de foi, les Sacrements, etc. ; — 2° *le sacrifice*. Appendice sur les sources du courage (la prière et l'amour de Dieu ; la Communion quotidienne ; la Communion des enfants).

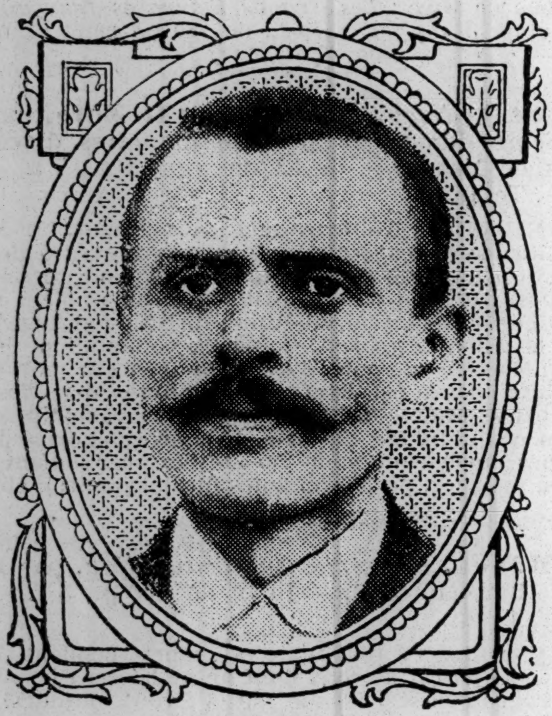
La Famille Aubert, par V. de Kereven et J. Martin. Préface de Mgr Baudrillart. — In-12 de VIII-354 p., 200 gravures, portraits et cartes, cartonné 4 f. 50 (maj. temporaire de 40 %). — Lyon, Vitte.

La Famille Aubert.... Un titre qui ne dit rien, non plus que ne disait rien le titre *Francinet* voici tantôt un demi-siècle, ce qui n'a pas empêché *Francinet* de fournir la plus brillante des carrières (à des centaines de mille exemplaires). *La Famille Aubert*, ce sera notre *Francinet* chrétien. C'est une famille-type, famille de condition modeste, frappée par la mort de son chef et où chacun doit gagner son pain et se faire sa place au soleil. Et comme elle compte parmi ses membres un voyageur de commerce, un soldat colonial, un agriculteur, un séminariste, même un oncle vagabond (le grand converti), nous faisons en sa compagnie, sous forme de lettres ou de récits, le tour de la France, de ses colonies, voire du monde, du monde physique et du monde moral, du monde agricole et du monde ouvrier, du monde des métiers. Que de choses un enfant saura quand il fermera ce livre, — des choses qui auront non seulement meublé sa mémoire utilement, mais surtout élevé son âme et parfumé son cœur ! La Providence a béni la famille Aubert ; tous les cœurs y sont à la confiance et à la gaieté, quand sonne le tocsin du 1er août 1914 ; et une dernière partie nous fait revivre, en pages palpitantes de vie et de sens familial et patriotique et chrétien, les péripéties de la guerre.

Souffrir n'est pas vivre

La vie est si courte, on a tant de soucis, d'inquiétudes, que vraiment on ne devrait pas avoir à ajouter, à toutes ces misères, les jours de maladie. Un médicament sérieux, efficace, à la portée de tout le monde, comme les Pilules Pink, vous y aidera puissamment.

Aujourd'hui, nous nous adressons plus particulièrement aux gens affaiblis, déprimés, anémiés et citons le cas de M. L. Bruchon, de Laval, par le Luhier (Doubs), qui écrivait récemment :



M. Bruchon

« J'étais très anémié, j'avais perdu l'appétit, j'étais sans forces et mes jambes avaient peine à me porter, je ne dormais plus et avec cela il me fallait continuer un métier assez pénible. J'ai fait alors la cure des Pilules Pink et tout a changé. J'ai senti, dès le début du traitement, uu changement en moi. J'ai retrouvé mes forces, mon appétit et j'ai éprouvé un grand sentiment de bien-être. Cette grande amélioration s'est poursuivie et maintenant je suis guéri. »

Si les Pilules Pink sont un remède souverain pour combattre et guérir l'anémie, c'est parce qu'elles sont un puissant régénérateur du sang, c'est parce qu'elles combattent le mal à sa source en améliorant sa composition, en faisant, d'un sang appauvri, un sang riche et pur. Les Pilules Pink ont aussi une puissante action sur le système nerveux, guérissent troubles nerveux et neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris ; 4 fr. 50 la boîte, 24 francs les 6 boîtes, plus 0 fr. 50 de timbre-taxe par boîte.

Le manque d'exercice amène la constipation

LA SCAVULINE la guérit

On trouve la Scavuline dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie P. Barret, 23, rue Ballu, Paris. 2 fr. la boîte pour nombreuses purgations, plus 0 fr. 20 de timbre-taxe par boîte.

VÉRITABLES DRAGÉES DE

FER RABUTEAU

le plus actif, le plus assimilable, le mieux toléré des ferrugineux.

SOUVERAIN DANS L'ANÉMIE

EXIGEZ LES VÉRITABLES DRAGÉES DE FER RABUTEAU.

LABORATOIRES CLIN, 20, Rue des Fossés-St-Jacques, PARIS.

LES AVANTAGES DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Prêter ses billets de banque au Trésor qui vous en paye l'intérêt d'avance et qui vous les rend à l'échéance convenue, c'est réaliser le placement le plus commode et le plus sûr. Les Bons de la Défense Nationale offrent la plus solide des garanties et la sécurité la plus parfaite. Si vous craignez de le perdre, *tracez à l'encre deux barres parallèles sur votre bon ;* il ne pourra désormais être remboursé que par un banquier qui en connaît le porteur. Faites mieux encore : *domiciliez* votre bon, c'est-à-dire désignez entre les deux barres, à l'encre, la maison de banque ou le bureau de poste qui pourra seul le rembourser à l'échéance. Le bon de la Défense Nationale sera, de la sorte, mieux garanti contre le vol que le billet de banque, et il vous procurera un intérêt payé d'avance.

La Sciatique

La goutte, douleurs, rhumatismes, gravelle, guéris radicalement, en peu de jours, par le **TRAITEMENT DU CHARTREUX** le plus puissant antirhumatismal connu. Pas d'insuccès, pas de régime spécial. Demandez à M. Malavant, 19, rue des Deux-Ponts, à Paris, la brochure explicative gratuite et franco, vous vous guérirez vous-même.

CHANT NATIONAL DE STE JEANNE D'ARC

Solo ou chœur avec accompt de piano ou d'orgue, avec l'approbation de LL. EE. les Cardinaux Dubois de Paris, Luçon de Reims, Dubourg de Rennes, Maurin de Lyon, de Cabrières de Montpellier, et de nombreux autres Prélats.

Chant et piano ou orgue : net 2 fr. 50

DUPUIS, éditeur, 69, rue d'Amsterdam, PARIS 8e

et chez tous les marchands de musique.

Pour votre santé, refusez les substitutions et exigez la vieille marque sans rivale

VALS-SAINT-JEAN

L'EAU de TABLE et de RÉGIME

BONNE OCCASION A VENDRE cause liquidation **Grand Orgue** état neuf, marchant à main ou à l'électricité. S'adresser Établissements ANCEL, 91, boulevard Pereire, PARIS.

VINS de BORDEAUX

VINS DE TABLE, rouges et blancs — VINS FINS COGNACS — RHUMS

« **BULO RUM MONOPOLE** » Spécialité de la Maison

GAUDRAP & Co, 43, quai des Chartrons, BORDEAUX

Envoi gratis du Catalogue sur simple demande

Goutte, Gravelle, Arthritisme

SELS DE VITTEL

Marque GRANDE SOURCE

Toutes Pharmacies et Laboratoire des Sels de VITTEL

38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 10 24-31 MARS 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Méditation d'un Séminariste en retraite. — II. La marche d'Ernest Psichari vers la foi. — III. La conversion et la mort. — IV. *Le Retour d'Ariel.* — V. Art et scolastique. — VI. Mystères païens. — VII. Ed. Schuré; Pérochon; prince Sixte de Bourbon; G. Blondel; croisade eucharistique; Mgr Baunard. — VIII. Mgr Grente. — IX. En Orient.

I. — Méditation d'un Séminariste pendant la retraite préparatoire à l'ordination à laquelle il était appelé à participer comme sous-diacre.

Un seul objet, un seul Etre, en ces jours uniques, absorbe la pensée d'un Séminariste : Jésus-Christ. Et c'est sur Jésus-Christ en effet que se fixe la méditation de notre jeune homme.

Rappelant d'abord qu' « il n'est guère de problème historique qui n'ait été l'objet d'investigations sérieuses et profondes, pas d'homme éminent dans l'histoire de l'esprit humain, dont la pensée n'ait été analysée, appréciée sous toutes ses faces, confrontée avec l'histoire de son siècle », qu' « une science a été fondée pour expliquer la génération des systèmes philosophiques et montrer comment ils sortaient de la tige du passé », il fait là-dessus cette remarque, si simple et tout ensemble d'une portée si extraordinaire :

Un seul homme, ou pour mieux dire, un seul fait a été oublié ! Cet homme, ce fait, c'est Jésus-Christ. Il ne faut ni science, ni réflexion bien profonde pour voir que le rôle de Jésus-Christ dans le monde a été le plus étonnant dont l'histoire ait conservé le souvenir. La révolution qu'il a opérée est comme le lien qui unit les deux feuillets de l'histoire. Et quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur la religion, la force des faits s'impose à tous, et les oblige tous à le prendre pour point d'arrêt, et à compter de lui les années de l'ère nouvelle.

Eh bien ! cet homme — a été le moins étudié. Vous lirez des ouvrages entiers d'histoire et de philosophie où son nom ne se trouvera pas une fois. On passe à côté de lui avec une stupide et inexplicable indifférence ; et cette science moderne, si large, si vaste, n'a pas encore compris que c'était là le plus beau et le plus étonnant de ses problèmes.

Pour ceux qui ont la foi, pas de difficulté : Jésus-Christ est Dieu, et ce mot explique tout. Mais la philosophie, comment n'a-t-elle pas compris qu'en niant la divinité de Jésus-Christ, elle faisait rentrer Jésus-Christ dans la série des problèmes historiques et que dès lors elle assumait la tâche d'en présenter une solution plausible ? Elle n'en a rien fait cependant :

Il semble même qu'une sorte de répulsion écarte de ce problème ; on craint de s'en approcher... Parcourez les ouvrages de M. Cousin, par exemple. Platon y apparaît à chaque page, et Jésus-Christ n'y est pas nommé une fois.

En vérité, que signifie ceci ? Qui oserait pourtant comparer le rôle historique et philosophique de Platon avec celui de Jésus-Christ ? La cause de ce fait est sans doute un reste de l'antique respect...

Je crois bien que c'est une cause en effet qui a été alléguée et professée sur tous les tons par Cousin : prétexte vulgaire pour se soustraire à l'attraction du mystère de la Personne du Christ, de même que nous voyons le même prétexte, le respect, allégué par d'autres pour se dispenser d'approcher du mystère eucharistique.

Notre Séminariste médite sur l'amour que Jésus-Christ a créé pour sa Personne, — l'amour des martyrs, l'amour des mystiques, les folies d'amour des mystiques, dont on rit quelquefois : « Malheur à celui qui en rit », l'amour de tout l'univers et de tous les siècles... « Pour cet homme mort, d'autres ont mené une vie inconcevable, ont fait des sacrifices inouïs. Jésus, disaient-ils, demande cela de nous... Pour ce même homme mort, il y a eu des conciles, on s'est battu, disputé dans le monde entier pour savoir s'il était ὁμοούσιος ou ὁμοιούσιος... », etc., etc.

Miracle donc que la destinée de cet homme, l'amour dont ses fidèles l'entourent !

Mais je ne sais si les explications données par les autres (les incroyants) n'ajoutent pas encore au miracle. Cet homme égalé à Dieu par les uns, d'autres en ont fait un magicien, d'autres un imposteur, d'autres un théurge fanatique, d'autres un misérable juif encroûté des préjugés de sa nation. D'autres, le plus beau, le plus pur des philosophes, Platon à sa millième puissance. D'autres, la personnification de l'humanité, la plus haute expression de sa puissance, le produit de ses forces (Hegel, Gœthe, Richter, Herder, Strauss, Bauer, Ranke). D'autres, un mythe, d'autres, le soleil (sans concevoir que cela n'expliquait rien, et que dire que Jésus-Christ était le soleil n'avançait guère pour son explication). — Quel horrible intervalle : Dieu, — un imposteur. — Trouvez-moi donc un degré de l'humanité où on ne l'ait pas placé. Dieu, magicien, théurge, imposteur, philosophe, humanité, soleil ! En vérité, je ne sais si le problème de la destinée de cet être n'est pas plus étonnant encore que celui de son caractère intérieur. Et comment tous les hommes pensants ne comprennent-ils pas qu'il faut à tout prix ou l'expliquer — ou tomber à ses pieds ?

Ces lignes étaient écrites à Saint-Sulpice, au printemps de 1845. Celui qui les écrivait, n'est pas

tombé aux pieds de Jésus. Il s'appelait Ernest Renan ! Ne tombant pas aux pieds de Jésus, il se devait de l' « expliquer ». Et, du haut de ses vingt-deux ans, il entreprend ce que la science n'a su faire encore avant lui :

Il est temps enfin que la science s'en empare ; c'est son domaine. J'entreprends d'analyser Jésus-Christ comme un fait psychologique et historique (il intitule ces pages *Essai psychologique sur Jésus-Christ :* elles ont été publiées pour la première fois en 1920 par M. Jean Pommier, qui y trouve « la première systématisation des idées de Renan sur Jésus », *Revue de Paris,* 1er et 15 sept. 1920), de l'apprécier, de l'expliquer s'il est explicable, et s'il ne l'est pas, de tomber à ses genoux et de jeter tout entre les bras de Dieu (p. 227). — (Et, plus loin, p. 246) : Je demande une attention spéciale pour la théorie générale que je vais exposer, et que je crois *neuve et importante,* non seulement pour l'explication que j'ai entreprise, mais pour toutes les sciences qui s'occupent des lois de l'univers...

Sa théorie, c.-à-d. ses vues de jeune homme en rupture de ban avec la foi de son éducation, c'est que, J.-C. étant inexplicable par les lois psychologiques qui régissent actuellement l'humanité, il faut l'expliquer « par les lois psychologiques *extraordinaires* qui font à certaines époques leur apparition dans le monde » :

Je crois, dit-il, que, outre la série des lois qui gouvernent actuellement l'univers, il y a *comme* une seconde série de lois qui ne gouvernent pas habituellement le monde, mais qui y font leurs apparitions à certaines époques de révolution, soit dans la nature physique, soit dans la nature psychologique.

Soit, par exemple, l'apparition de l'homme sur la terre. La Mettrie et autres matérialistes du XVIIIe siècle en font un produit naturel des lois de la matière. On leur objecte : « Mais, si c'est une loi, pourquoi la terre ne produit-elle plus d'hommes aujourd'hui ? » Ils répondent : « De même qu'une vieille poule ne pond plus d'œufs ». Renan ne peut tout de même s'empêcher de trouver qu'ils donnent à leur réponse une forme sotte et absurde ; mais, ajoute-t-il, si l'idée était mal présentée, elle n'était « pas fort éloignée du vrai... Ce (l'apparition de l'homme) ce pouvait être une loi de ces époques qui n'existe plus. »

Il s'explique ensuite, ou se contredit, en disant que « ces lois *extraordinaires* du monde physique et du monde psychologique ne sont pas des lois différentes de celles qui régissent actuellement ces deux mondes ;... elles existent encore ;... seulement elles *ne durent trouver* les causes occasionnelles de leur exercice qu'à tel ou tel état du monde, en sorte que, hors de ces états, elles étaient comme n'étant pas ; et si actuellement elles ne produisent pas leurs effets, c'est que ces causes occasionnelles leur manquent... » Ou, si elles produisent encore des effets, ce sont des effets de l'ordre des infiniment petits.

La loi, par exemple, de l'organisation spontanée de la matière (la génération spontanée : hypothèse que Pasteur n'avait pas encore réduite à néant, en cette année 1845) : « Je suis persuadé que cette loi existait alors dans le monde, que des êtres organisés sortaient sans germes antérieurs du sein de la nature suivant des lois régnantes par l'action de Dieu ». — « Cette loi a-t-elle disparu du monde ? Je ne le pense pas ; mais elle est réduite à une échelle si petite qu'on peut dire qu'elle a au moins cessé de prendre part à son gouvernement ». Et il cite en exemple « les vibrions du blé, les insectes de l'eau corrompue, etc. » (tous êtres dont on sait aujourd'hui qu'ils ne sont pas plus qu'aucun être animé le produit de générations spontanées).

Dans l'ordre physique, pense-t-il, le règne de ces hypothétiques lois extraordinaires aurait cessé « à peu près vers l'époque de l'apparition de l'homme ». Seulement, de ces fameuses lois il n'a cité aucun exemple qui ait tenu debout devant les progrès de la science.

Suivez-le dans l'ordre psychologique. C'est ici surtout qu'il est tout en hypothèses, en conjectures. Il y a dans l'histoire humaine, dit-il, des époques critiques où se manifestent des lois psychologiques extraordinaires. Mais quelles lois ? il n'en cite aucune. Taine remarque qu'au temps de la Renaissance italienne la plante humaine croissait plus dru qu'elle ne fit jamais : oui, mais suivant les mêmes lois psychologiques qui sont de partout et de toujours. En fait de phénomènes extraordinaires, Renan ne cite que l'apparition des religions (ce qui est une pétition de principes), — des religions, en qui il voit, non des produits individuels (comme sont les systèmes philosophiques), mais « plutôt l'œuvre de l'humanité, et par là plus spontanées, plus énergiques, mille fois surtout plus fécondes »... Pour ce qui est de la religion de Jésus en particulier, « l'expliquer dans ses détails (qu'appelle-t-il détail ?) dépasse encore le pouvoir de la science ». Il lui trouve en effet « peu d'analogues certains » : *peu :* s'il en indiquait seulement *un !*

Ce qu'elle peut (la science), c'est de *constater* le caractère singulier d'énergie qui caractérise ce (un mot manque : il n'a osé ni l'appeler *homme* ni écrire *Dieu)* comme tous les autres produits de lois extraordinaires. C'est de *constater* encore [1] le caractère étonnant de son époque qui semblait grosse de quelque chose d'extraordinaire. C'est de montrer la *possibilité* de cette génération singulière par des analogies de la nature physique (!!!). J'envisage l'apparition de Jésus — des idées-Jésus, non de la personne précisément, mais des idées qui ont été réunies à leur plus haute puissance en la personne, comme analogue à celle de l'homme sur la terre [2] ; c'est une espèce de création nouvelle, toute spirituelle, incarnée pourtant : il le fallait pour se manifester à l'homme. Mais la chair ne paraît guère en lui. La fin de l'humanité est d'atteindre ou plutôt de marcher en cherchant à atteindre l'idéal de moralité et de science, c.-à-d. Dieu. *Jésus s'est trouvé là* (!!) au milieu de sa course pour lui en offrir le type parfait.

[1] Toujours *constater !* Mais c'est une *explication* qu'il a annoncée, — et qu'il faudrait ! — Et si l'époque était grosse de quelque chose, ce n'était pas certes de l'idéal évangélique. Lui-même, quelques pages plus haut, a montré (très éloquemment) comment il n'y a rien de commun entre l'Evangile et l'hellénisme, et l'abîme insondable qui sépare Jésus du Judaïsme de son temps.

[2] Il a fait de cette apparition de l'homme une génération spontanée ; et il ne voit d'autre échappatoire au mystère que d' « envisager » comme quelque chose d' « analogue » l'apparition de Jésus, des idées-Jésus ! — Cf. plus bas, « Jésus s'est trouvé là » : génération spontanée !

C'est *la collection de l'humanité* [1], en lui est l'humanité et Dieu, comme dit S. Paul. — Composé de ces deux natures selon la théorie chrétienne : encore admirable symbole...

Quelle pitié! Et voilà pourquoi votre fille est muette, serait-on tenté de dire s'il ne s'agissait d'une tragédie aussi formidable qu'est la ruine de la foi dans une âme humaine! Voilà pourquoi Renan a perdu, ou dit avoir perdu la foi! Voilà toute sa justification, toute l'explication qu'il propose à ce Mystère de Jésus dont il vient de dire pourtant qu'il faut — ou l'expliquer — ou tomber à genoux!

Lui aussi cependant, il a voulu se donner des airs de tomber à genoux ; il a prié deux fois, dit-il, au cours de sa méditation, mais sur quel ton de hauteur, de sommation, de défi, où l'on ne perçoit pas l'ombre de désir de la foi, de ce désir qui sous tant de plumes contemporaines a jailli en formules si touchantes, pas l'ombre de la peur même de retrouver la foi, de cette peur d'être exaucé qui n'est pas rare chez les pécheurs, chez les velléitaires! Lui, il est sûr de son fait; il interpelle Jésus, sur le ton de quelqu'un qui sait qu'on ne lui répondra pas, qu'on ne peut pas lui répondre, qu'il n'y a rien à lui répondre : « Si pourtant, ô Jésus ! l'hypothèse théologique était vraie, oh ! fais-le moi connaître. Dis-moi donc !... Je souffre, ô Jésus! d'avoir soulevé ton problème. Il est trop lourd pour moi, car je ne suis qu'un homme, et toi tu étais quelque chose de plus. Oh! dis-moi donc ce que tu es. Mon Dieu ! suis-je de bonne foi? purifie-moi, et une bonne fois, dis-moi oui ou non! » — « Ici, ajoute-t-il sèchement, j'ai été à la chapelle prier Jésus, et il ne m'a rien dit ». Il avait fait, à cette date, ses deux ans de philosophie à Issy, et deux ans de théologie à St-Sulpice ; il savait ce que c'est que la foi, et que ce n'est point par des révélations privées que Dieu la conserve en son Eglise. Ce qu'il appelle sa prière (à supposer qu'il l'ait faite) est un hautain cliquetis de mots, comme ce qu'il a appelé plus haut son adoration : « Jésus, que tant d'hommes ont adoré, moi aussi je t'adore. Je ne veux *entreprendre ta critique* qu'en commençant par te rendre cet hommage. Tu m'es *mille fois supérieur* (seulement mille fois?), tu es mon Dieu. J'adore *le Dieu en toi,* oui, *il y en avait* dans ce cœur céleste... Jésus, dis-moi qui tu es... Je ne puis croire que je te déplaise en appliquant ma raison à ta critique. Car enfin ma raison est une faculté légitime... »

En ce mot de « critique » s'exprime tout Renan. S'il renonce à l'Eglise, ce n'est pas pour être philologue, ou exégète, ou historien, mais pour être quelque chose d'autre et d'infiniment supérieur, pour être (a-t-il écrit dans ses *Souvenirs)* « le Jupiter Olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne ». S'il ne veut plus être catholique, c'est parce que le catholicisme oppose une barrière à son autonomie intellectuelle, et point du tout parce qu'il se serait convaincu de sa fausseté, puisqu'il n'a trouvé à lui opposer que des hypothèses, des analogies, et puisque cette « raison » dont il se réclame lui a démontré en traits fulgurants la transcendance du Christ, l'impossibilité de l'expliquer par aucunes lois naturelles. Il a connu nos motifs de crédibilité, il en a eu une compréhension qui n'est pas donnée à tout le monde ; mais l'acte de foi reste libre toujours, et tous les motifs de crédibilité sont venus se heurter contre l'orgueil de cet esprit. Y a-t-il eu d'autres causes à la ruine de la foi chez Renan ? Nous ne le savons pas ; mais ce qui est sûr, c'est que cet orgueil suffit amplement à tout expliquer. Il n'y a, dans l'histoire des crises de la foi, guère d'exemples d'un orgueil intellectuel aussi atrocement sec et froid que celui-là. Et je ne crois même pas que cet orgueil, dans tout le reste de l'œuvre de Renan, ait trouvé une expression plus aiguë, plus criante que dans cet essai de sa jeunesse cléricale.

Très dissimulé toujours, il ne dit rien à sa mère de sa décision irrévocable de renoncer à la cléricature (Pâques 1845). Il n'en a fait confidence qu'à sa sœur Henriette, qui a perdu la foi au cours de ses voyages d'institutrice en Allemagne et en Russie, qui fut le mauvais génie de son frère en ses semaines d'hésitation, qui mit toute une farouche énergie à l'ancrer dans son incrédulité naissante.

Ce n'est qu'à la rentrée d'automne 1845 que tout fut consommé devant les hommes. Le 9 octobre, le jeune clerc revenait de Bretagne, encore atermoyant peut-être. Une circonstance imprévue brusqua les choses. Mgr Affre, qui venait de fonder aux Carmes la maison des Hautes-Etudes, y nommait Renan professeur d'hébreu. Renan fit répondre qu'il refusait et aussi qu'il quittait définitivement St-Sulpice. Il laissa sa soutane au Séminaire ; le soir, il était à l'hôtel [1].

[1] On reconnaît ici la théorie hégélienne qu'il a mentionnée plus haut.

[1] Sur Renan, voir *Ami* 1892, année de sa mort, p. 746; 1896, p. 584; 1897, p. 310 ; 1898, p. 894-899 ; 1902, p. 641-645 ; 1905, p. 656-658 ; 1908, p. 586-589 *(Patrice)*. — Un travail paru dans les *Etudes* pendant la guerre (5 et 20 sept., 5 et 20 oct., 5 nov. 1918), vient d'être recueilli (et développé) en volume, **L'esprit de Renan,** par le P. Guilloux, in-12 de 412 p., 6 f., Paris, de Gigord, en 4 parties : 1° « *Ma sœur Henriette* » *et son influence* (éducation, à Tréguier d'abord, puis à Paris) ; 2° *Renan et l'âme bretonne* (le Breton déraciné ; la Bretagne sentimentale et religieuse) : 3° *Autour du Christianisme* (l'adorateur du Moi ; l'historien de Jésus ; les subtilités du renégat) ; 4° *Le déclin de l'idéalisme* (le désabusé, la rose de Jéricho, le linceul de pourpre, la vieillesse). C'est la meilleure étude psychologique que nous ayons sur Renan, la plus objective, écrite sur un ton de sérénité solide et communicative. C'est une lecture qui vous met l'esprit en clarté et le laisse en repos. Il y a dix et quinze ans, on croyait bien Renan usé. Il l'était en effet et il l'est resté dans le monde de la critique scientifique. Il ne compte plus, dans ce monde-là : Loisy l'a criblé de sarcasmes, et je me souviens qu'un jour (le 24 janvier 1911), à la Sorbonne, à une soutenance de thèses, le candidat, M. Delvaille, prof. au lycée du Mans, qui avait pris pour sujet de thèse principale *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du* XVIII^e^ *siècle,* s'étant appuyé sur Renan pour justifier ce qu'il disait des prophètes hébreux, fut vertement tancé par M. Denis († janvier 1921), l'un de nos pires Sorbonnards pourtant (huguenot sectaire). M. Denis apprit au pauvre candidat qu'on ne cite pas Renan dans un travail qui vise à la précision scientifique comme doit le faire toute thèse de doctorat (et comme ne pouvait d'ailleurs pas le faire, dit-il, une thèse embrassant un sujet d'une ampleur aussi ridiculement démesurée : l'histoire de l'idée de progrès pendant vingt-cinq siècles et plus). — Oui ; mais si Renan est fini dans le monde de la critique scientifique où il pensait s'être installé en maître, reste que c'est maintenant le monde de la pensée qui continue à s'occuper de lui. Et comme il n'est guère de doctrine qu'il n'ait tour à tour admise et rejetée, en philosophie, en politique, en religion, il s'ensuit que toutes les « pensées » imaginables peuvent se réclamer de lui. Il vous fournira des armes pour et contre le panthéisme, pour et contre la Révo-

II. — Renan a trouvé des antinomies dans le mystère chrétien. Ce n'est pas assez de dire qu'il les a trouvées. Il les a cherchées. Il les a aiguisées à plaisir. Il a voulu ne pas croire. Il a voulu répudier la foi qu'il avait reçue au berceau et tout le long de ses années de Séminaires.

A trois quarts de siècle de là, son petit-fils, Ernest Psichari, élevé dans l'incroyance, se mettra, entre la vingt-cinquième et la trentième année, à réfléchir au mystère chrétien ; il y trouvera, lui aussi, des antinomies, mais qui, parce qu'il est une âme de bonne volonté, se résoudront finalement en clarté et en harmonie :

Reste l'Eucharistie, écrit-il au terme de son Journal de conversion, de son *Itinerarium ad Deum* [1]. Ici nous touchons le mystère réservé entre tous, celui qui est vraiment le privilège des âmes de foi. Comment y croirais-je sans la Grâce des Sacrements ? Pourtant la parole de Jésus me presse. Elle est précise. Elle est impérieuse. Elle interdit le doute. Impossible d'échapper à sa rigueur...

Ainsi, nulle hésitation n'est permise, nul biais, nulle échappatoire, nulle subtilité. Il semble qu'il faille se rendre. Il faut en tous cas choisir. *Nous sommes arrivés au point redoutable où il nous faut porter sur Jésus un jugement extrême.* Si l'institution eucharistique est mensonge, les paroles de Jésus sont une affreuse extravagance. Si elle est vérité, à quel degré d'amour ne serons-nous pas portés ? Si la promesse est fausse, Jésus n'est plus l'homme de génie que l'on nous propose, mais au contraire il est l'homme le plus digne de notre mépris. Si elle est vraie, Il est, en toute vérité, un Dieu. L'Eucharistie est une preuve décisive, pour ou contre. Choisirons-nous l'amour ou le mépris ?... L'Eucharistie est la pierre de touche...

C'est ici que la folie de Jésus apparaît sagesse. Nous voulons qu'il soit corporellement dans le Saint-Sacrement parce que nous sommes corps et esprit et que nous voulons du divin une manifestation corporelie. La communion spirituelle, la possession directe de l'Esprit de Dieu est réservée à la vision béatifique. Mais tant que nous serons sur cette terre, cette communion est incompatible avec nos moyens humains.

C'est du Corps de Notre-Seigneur que doivent se nourrir nos âmes, tant qu'elles seront unies à nos corps...

... (Mais) que sont toutes les raisons, en regard de la seule « raison » qui est la Grâce de Dieu ? Que sont ces faibles lueurs, au regard de la Splendeur de la Grâce ? Par les Saints, par les Confesseurs et les Martyrs, par les Vierges et les Veuves, nous savons ce que peut être la foi, ce qu'elle peut faire. Vient-elle donc de l'homme, cette foi, ou de Dieu ? Et si elle vient de Dieu, ne ferons-nous pas tous nos efforts pour la mériter ?

Le jour où l'âme se sent avide d'éternité, le jour où elle désire vraiment *une* vérité (c'est Ps. qui souligne), ce jour-là, elle a accompli la démarche la plus importante, la seule qui lui soit demandée. Le reste appartient à Dieu seul.

Quæ tandem, dit S. Augustin, *quæ tandem mens avida æternitatis, vitæque præsentis brevitate permota, contra hujus divinæ auctoritatis lumen culmenque contendat ?*

Quelle argutie nous est donc possible, aujourd'hui que le désir de Dieu est en nous ?

Ah ! Non ! Sur les routes du Trarza, je ne discutais plus avec Dieu, — mais, confiant en Lui et me reposant en Lui, après tant de voyages et de démarches, j'attendais, au contraire, en paix et joie, de connaître, jusqu'à sa magnifique plénitude, la douceur du nom chrétien.

Ces lignes, datées du 15 octobre 1912, marquent le point final du mouvement de conversion qui se dessinait depuis des années. Ernest Psichari était né à Paris le 27 septembre 1883. Grec par son père, il était, par sa mère Noémi Renan, le petit-fils de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Il fut élevé sans religion. Son père, professeur et helléniste de mérite, l'avait fait baptiser dans l'orthodoxie grecque ; mais sa mère, par son hostilité aiguë contre le christianisme, n'a cessé de rappeler beaucoup plus encore sa tante Henriette que son père Ernest. Il fit ses études aux lycées Henri-IV et Condorcet, passa à la Sorbonne ensuite ; et, licencié en philosophie en 1903, il était à préparer l'agrégation quand la conscription l'appela à faire son service militaire à Beauvais. Son année achevée, à l'immense stupeur de ses maîtres et amis, il renonce à ses études de Sorbonne, et signe un rengagement. Etait-ce déjà l'attirance de cette mystique de l'armée qu'il définira plus tard dans *L'Appel des armes* (1912) et qui suscitera en lui la soif d'une autre mystique tout autrement profonde et pleine ? Personne ne le sut autour de lui. Lui-même n'en eut pas conscience non plus sans doute. Il eut le mérite de suivre l'impulsion secrète qui lui faisait tourner le dos à un avenir paisible et assuré pour aller à l'inconnu.

Car c'est à l'inconnu qu'il va. C'est vers les pays lointains que retentit pour lui l'Appel des armes. Il sent que ce qu'il lui faut, c'est le grand air, les horizons libres qui l'affranchiront des étroitesses et des impuissances de la vie moderne, le désert où plus rien ne borne le regard ni n'arrête l'essor de la pensée. Ce n'est pas pour l'infanterie de la métropole, d'où il sort, qu'il signe son rengagement : il renonce à son grade de sergent et passe comme

lution et la démocratie (et l'on sait que les gens d'*Action française* se donnent le tort de faire de lui un de leurs maîtres). Même, dit le P. Guilloux, « avec un peu de bonne volonté et de l'adresse, il ne serait pas difficile d'extraire de ses livres un petit manuel d'apologie chrétienne » (ce que nous venons de montrer qu'on peut faire pour l'*Essai* inédit dont il vient d'être parlé). Peu avant la guerre, une série de conférences retentissantes (trop retentissantes et contre lesquelles des protestations ecclésiastiques ont dû se faire entendre) avaient été publiées sur lui dans la *Revue hebdomadaire* (elles étaient l'œuvre de M. Pierre Lasserre, un écrivain d'*Action française*). Et nous savons que d'autres travaux se préparent sur son compte. Le livre du P. Guilloux est donc tout à fait le bienvenu. Il vaut par son fonds, qui est une étude d'âme très pénétrante ; et il vaut aussi par les circonstances.

[1] *Les Voix qui crient dans le désert, souvenirs d'Afrique. Correspondant* des 25 nov., 10 et 25 déc. 1919, 10 et 25 janv. 1920, pages recueillies ensuite en volume, avec préface du général Mangin, in-16 de XI-345 p., 6 f., Paris, L. Conard. — Sur la vie et la conversion de Psichari, voir Mgr Gibier, *Correspondant* du 25 nov. 1914 ; P. de Grandmaison, *Etudes* du 20 fév. 1916 ; Henri Massis et E. Aegerter, *Revue hebdomadaire* des 1er janv. 1916 et 21 juillet 1917. Le travail de Massis, un travail d'ami fervent (et de néophyte aussi), a été complété ensuite et publié en ravissante plaquette, sous ce titre : **La Vie d'Ernest Psichari**, à la Libr. de l'Art Catholique, Paris, place St-Sulpice, 6 (in-16 de 84 p., avec major. 3 f. 15). Psichari lui-même ne songeait pas à publier son Journal d'Afrique, ses *Voix qui crient dans le désert*. Après sa conversion, et dans un souci d'humilité chrétienne, il avait écrit son *Voyage du Centurion*, où il se voile sous le nom impersonnel de Maxence. En somme, il avait voulu, dans ce *Voyage,* refondre les *Voix qui crient dans le désert*. Mais, « incapable de se répéter, nous dit l'éditeur des *Voix,* il tira des richesses de son fond une œuvre toute différente et qui d'ailleurs resta inachevée, telle qu'elle fut publiée en 1915. » Les *Voix,* au contraire, sont le récit complet de la conversion. — « Les *Voix* sont une confession ; le *Centurion* est un roman. C'est un roman plutôt contemplatif, tandis que dans les *Voix,* l'action militaire, l'événement matériel, le *voyage* proprement dit, se mêlent sans cesse à la contemplation. On a de la sorte tout un drame mouvementé, haut et poignant, où éclate un des plus beaux cris religieux qu'on ait pu recueillir d'un cœur humain ».

simple canonnier dans l'artillerie coloniale. D'une première expédition au Congo, il rapporte *Terres de Soleil et de Sommeil* (1908) ; il y célébrait la vie fruste et primitive du désert en une prose fluide, chantante et harmonieuse, où les snobs de la littérature affectent de n'entendre qu'un écho de l'aïeul, un « mystérieux recommencement » par le petit-fils.

Le jeune canonnier revient en France passer par l'Ecole de Versailles (1908), en sort sous-lieutenant en septembre 1909, et part pour la Mauritanie, où il demeurera jusqu'en décembre 1912. C'est là que l'attend la grâce de Dieu. Une fois de plus se réalise l'éternel oracle : « Je le conduirai dans le désert et je parlerai à son cœur. » Il aime le désert ; il l'aime comme la piste offerte à la galopade active du cavalier, mais aussi comme la thébaïde où le solitaire s'immobilise dans sa pensée. Au désert, le vent qui passe ne soulève que des colonnes de sable, et l'âme reste face à face avec son propre problème. Au désert, tout est âpre, brûlant, plein d'une divine oppression : la mort, partout la mort. Mais de cette mort infinie son esprit monte vers une vie éternelle. Ne pas le qualifier « mystique » au sens où l'ont fait des gens qui entendent sous ce mot la négation de l'activité intellectuelle. Intellectuel d'éducation, il restera toujours épris de l'intelligence. Il aura même, pour le dire, des formules fort pittoresques : — « Quoi que nous fassions, écrit-il, nous mettons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise. » Seulement son intelligence, libérée désormais des prismes déformants que la mentalité de certains milieux d'avant-guerre installait entre la vérité et nous, réfléchit maintenant sur des réalités immédiates, sur des données vivantes et précises.

Le premier fruit de ces réflexions du désert sera, sous le voile de la fiction, *L'Appel des armes* (1912). Un critique dénué de sympathie disait alors que c'est « la confession d'un soldat neurasthénique qui cherche des espérances, qui se torture à trouver des raisons d'agir [1]. » Neurasthénique, Psichari ne le fut jamais ; mais ce qui est vrai, c'est qu'il cherchait avidement, et avec une vraie anxiété, des espérances et des raisons d'agir. Ses maîtres ne lui en ont point donné ; et il n'en trouve que dans l'Eglise.

Là seulement, dans l'Eglise, s'est faite la France. Quand les Maures le questionnent sur « Issa (Jésus), prophète des Nazaréens, » il sent qu'il ne peut pas nier le Dieu auquel il ne croit point et séparer la France de la religion qui l'a faite. Il a conscience, tant qu'il n'est pas chrétien, de n'être pas le véritable héritier de cette dignité française qu'il sait désormais être surtout une dignité chrétienne. C'est l'amour de la France, nous dit son ami Massis, qui « dépose dans cette âme le premier désir de Dieu. » Il écrivait en 1911 à Mgr Jalabert (Vicaire apostolique de Sénégambie), en lui envoyant son obole pour la construction de la cathédrale de Dakar :

> ... Depuis six ans que j'ai fait connaissance avec les Musulmans d'Afrique, je me suis rendu compte de la folie de certains modernes qui veulent séparer la race française et la religion qui l'a faite ce qu'elle est et d'où vient toute sa grandeur. Auprès de gens aussi portés à la méditation métaphysique que les Musulmans du Sahara [1], cette erreur peut avoir de funestes conséquences. J'en ai acquis la conviction. Nous ne paraîtrons grands auprès d'eux qu'autant qu'ils connaîtront la grandeur de notre religion. Nous ne nous imposerons à eux qu'autant que la puissance de notre foi s'imposera à leur regard... Pour le Maure, France et Chrétienté ne font qu'un. Ne nous appellent-ils pas « Nazaréens » plus volontiers que « Français » ? Et c'est une chose étrange que ce soit eux qui viennent sur ce point nous éclairer nous-mêmes et nous donner une leçon.

Il racontait encore qu'un jour qu'il montrait à un de ses compagnons — un jeune guerrier de l'Adrar — la magnifique installation de télégraphie sans fil de Port-Etienne et lui vantait la supériorité de la civilisation française, le Maure, après un instant de silence, répondit gravement :

> — Oui, vous autres Français, vous avez le Royaume de la Terre ; mais nous, Maures, *nous avons le Royaume du Ciel.*
>
> Voilà une idée que les Maures ne devraient pas avoir, ajoute-t-il à Mgr Jalabert, et c'est un peu nous qui la leur avons donnée.

Là seulement, dans l'Eglise, se fait et se refait l'humanité, pense-t-il surtout. Il est assoiffé de vérité et de pureté ; et il sait que c'est dans l'Eglise seulement que vérité et pureté ont chance d'être autre chose que des mots. De quel accent de compassion il parlera toujours de « ceux qui (comme lui) ont aimé l'Eglise avant d'y croire ! » (lettre à Maurras, 1914). Il accepte, il offre, pour mériter d'être un jour de l'Eglise, toutes ses souffrances (la colonne à laquelle il appartient a connu, dans la traversée de l'Adrar Souttouf, en août 1912, des semaines d'extrême dénuement). Il a confiance que, si Dieu le réduit à vivre (contre son gré) comme avaient vécu de leur plein gré les ascètes de la Haute-Egypte, c'est qu'Il compte aussi lui accorder les mêmes récompenses qu'à eux.

> Dans ma déréliction, certaines vertus auxquelles je n'avais guère encore pensé m'apparaissaient comme les plus hautes qui pussent enrichir une âme. Mais toutes, elles étaient des vertus proprement chrétiennes : le renoncement, l'humilité, le détachement du monde, l'esprit de pénitence, l'ascétisme, la chasteté — non celle du corps, qui est vulgaire — mais celle même de l'esprit. J'éprouvais un bonheur infini à sentir pour la première fois la bonne odeur des vertus chrétiennes.
>
> Sans doute, me disais-je encore, il y a parmi les incroyants de grandes âmes. Bien que rarement. Il y a du désintéressement, du courage, de la bonté chez

[1] Le livre fut proposé alors à l'Académie pour le Grand Prix de littérature, et chaleureusement appuyé par Albert de Mun. L'Académie (faction Lavisse) lui préféra *Jean Christophe*, le fatras indigeste (10 vol.) où Romain Rolland pataugeait à travers une macédoine faite de toutes les idées fausses en circulation, en attendant qu'il trouvât plus sûr de planer, pendant la guerre, « au-dessus de la mêlée. »

[1] « On voit ici, écrit-il à Barrès, des hommes dénués de toute ressource, ignorant tout du monde moderne, mais qui rêvent une vie entière sur l'immortalité de l'âme ou la prédestination. »

ceux mêmes qui vivent le plus loin de l'Eglise, cela peut se voir. Mais combien, dans l'état d'épuration où me conduit le Seigneur, ces vertus m'apparaissent, en définitive, comme grossières ! Combien elles me semblent insuffisantes, pour une âme vraiment fine ! Je pensais aux plus beaux exemples de vertu que m'avait proposés le monde sans Dieu où j'avais vécu. Ils me semblaient misérables auprès de ce que je savais des Saints, et de leur modèle, Jésus-Christ. En vérité, être un bon père de famille, être une vertueuse épouse, une bonne mère de famille, remplir en toute honnêteté son devoir humain, c'est quelque chose. Mais c'est peu, me semblait-il, aux regards de Celui qui a imposé aux âmes vraiment choisies des exigences autrement lourdes que celles de la morale humaine.

Et il rappelle quelques-uns des textes évangéliques qui l'ont le plus frappé : *Si quis venit ad me et non odit patrem... Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam... Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit... Vos contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium... Beati eritis cum vos oderint homines... Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes... Perfecti estote...*

Ces ordres terribles me revenaient à la mémoire, et je me disais que c'était Jésus — et Lui seul — qui avait donné de tels ordres : « Mourez à vous-mêmes, soyez humbles, perdez-vous dans mon amour... » Que sont les pauvres commandements « laïques » auprès de cette abondance spirituelle, de cette force souveraine, de cette plénitude qui s'exhale des moindres paroles de Jésus ? Et puis je pensais à ceux qui avaient fidèlement exécuté ces ordres, je me tournais vers les Saints et les Bienheureux, et je ne pouvais pas nier qu'ils ne fussent les plus hauts exemplaires d'humanité qui aient paru dans le monde. Alors, après le regard d'amour vers le paradis, je ne pouvais pas penser que le désir des plus suaves vertus me fût à jamais interdit.

La religion qui proclame une telle morale est-elle donc fausse ?...

Non, elle ne peut pas être fausse. Et il écrit (15 juin 1912) à Jacques Maritain, son confident de ces mois d'attente (et le confident de tant d'autres âmes : un converti, lui aussi, mais du protestantisme, — un apôtre surtout ; professeur aujourd'hui de philosophie scolastique à l'Institut catholique de Paris, — petit-fils de Jules Favre) :

Tout essai de libération du catholicisme est une absurdité, puisque, bon gré mal gré, nous sommes chrétiens, — et une méchanceté, puisque *tout ce que nous avons de beau et de grand en nos cœurs nous vient du catholicisme*. Nous n'effacerons pas vingt siècles d'histoire, précédés de toute une éternité ; et comme la science a été fondée par des croyants, notre morale, en ce qu'elle a de noble et d'élevé, vient aussi de cette grande et unique source du christianisme, de l'abandon duquel découle la fausse morale, comme aussi la fausse science.

Mais, ajoute-t-il aussitôt :

Avec tout cela, je n'ai pas la foi. Je suis, si je puis dire cette chose absurde, un catholique sans la foi. Je pensais à moi et assez tristement en lisant cette belle page (de Maritain lui-même) : « Il semble qu'en ce temps la vérité soit trop forte pour les âmes... » et je me demandais si tu pouvais bien me tenir rigueur de mon impiété. Il me semble pourtant que je déteste les gens que tu détestes et que j'aime ceux que tu aimes et que je ne diffère guère de toi qu'en ce que la grâce ne m'a pas touché.

La grâce ! Voilà le mystère des mystères. Tu vas me dire de ne pas tomber dans l'erreur janséniste et que l'homme est libre et qu'il peut par ses œuvres sinon forcer, du moins provoquer la grâce (je ne sais pas si je dis bien). Mais non, je sens qu'arrivé au tournant où je suis, il n'y a plus rien à faire qu'à attendre. « Abêtissez-vous, » me dit Pascal, mais c'est impossible : on ne peut pas plus s'abêtir que se donner de l'intelligence. Vais-je lire, apprendre ? Mais les disciples d'Emmaüs n'ont pas cru après l'enseignement du Christ. *Deum quem in Scripturæ Sacræ expositione non cognoverant, in panis fractione cognoscunt*, dit S. Grégoire, dans une phrase qui me fait rêver infiniment. Et nullement semblable à l'aveugle qui ne demande pas la guérison, j'appelle à grands cris le Dieu qui ne veut pas venir...

Ce Dieu n'est plus loin :

N'est-il pas chrétien en quelque manière, cet homme qui désire un certain rejaillissement de l'âme en lui, qui a soif de la vertu surnaturelle, qui désire de vivre avec les anges et non plus avec les bêtes, qui a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse et dont le cœur est si vaste qu'il déborde les limites de la terre ?... Et n'appartient-il pas déjà au Ciel celui qui en a la mystérieuse préférence ?...

Je sens qu'il y a, par delà les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs, avec l'innombrable armée des témoins et des Confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers le Ciel supérieur, et je veux de tout mon cœur leur pureté, je veux leur humilité, je veux la chasteté qui les ceint et la piété qui les couronne, je veux leur grâce et leur force. Je ne m'arrêterai pas...

O mon Dieu ! daignez voir cette misère et cette confiance. Ayez pitié de l'homme qui est malade depuis trente ans...

« Vous êtes heureux, qui avez faim, parce que vous serez rassasiés. » Oui, Seigneur, je suis heureux parce que j'ai faim, parce que je suis triste, parce que je suis solitaire et démuni. Mais lorsque j'aurai faim et que je serai triste et que je serai solitaire *pour l'Amour de Vous*, alors mon bonheur sera grand à en mourir. Toute cette faim-là et cette tristesse ne sont qu'une image de cette autre faim, de cette mortelle tristesse que Vous m'enverrez, Seigneur, puisque vous me le promettez en ce moment même.

« Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes chargés d'un grand poids, car moi je vous soutiendrai. »

Mon Dieu ! me voici donc : je suis nu, je suis sur un fumier horrible, et déjà, comme Lazare avant que Vous ne le touchiez, j'exhale une odeur fétide. O Dieu de miséricorde, voici pourtant mon âme, que je Vous donne, afin que je n'aie vraiment plus rien, pas même elle.

Il écrivait ces dernières lignes la seconde semaine d'août 1912. Le 15 octobre suivant, jour de grande illumination :

Le 15 octobre 1912, quand je quittai le campement d'Agoatim, je sentis en moi un grand déchirement. Toute une période de ma vie tombait brusquement dans le passé. Un grand trou sombre se creusait derrière moi. Un lourd crépuscule s'appesantissait sur mes années de misère.

Mais aussi une aube se levait, une aube de jeunesse et de pureté, — et une clarté céleste embrasait l'horizon devant moi. Cette fois-ci, je savais où j'allais. — J'allais vers la Sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine. J'allais vers la demeure de paix et de bénédiction, j'allais vers la joie, vers la santé, j'allais, hélas ! vers ma guérison. Et alors, pensant à cette véritable mère qui, depuis des années, m'attendait là-bas, à travers deux continents, et qui de loin me tendait ses bras qui pardonnent tout, je pleurais de bonheur, d'amour, et de reconnaissance.

Oui, c'était une magnifique vérité qui m'appelait là-bas, dans la douce patrie. Tout l'ordre chrétien m'apparaissait, dans un ciel rajeuni ; un temple immense et majestueux, fondé sur des pierres solides, un temple de Raison et de divine Sagesse se levait devant moi, et toutes les lignes de ce temple étaient si droites, si pures, si unies que, devant lui, l'on ne pouvait plus désirer autre chose que de vivre éternellement à son ombre, loin des prestiges et des variétés du monde...

Suit une vaste profession de foi, en forme de méditation et contemplation, du Symbole et de ses principaux articles : la Trinité, l'Incarnation, la Conception virginale, la chute originelle et sa transmission, la Rédemption, qui nous rend compte ensuite de la Communion des Saints, de la théorie des Indulgences, de l'utilité de l'ascétisme, l'Eglise et son histoire[1], la Papauté infaillible, le second avènement du Christ et le problème du salut des infidèles, — l'Eucharistie enfin, et le suprême acte de foi et de désir eucharistiques que l'on a lu en tête de ces lignes.

III. — Deux mois après, il est à Paris (fin déc. 1912). Ses amis l'attendent, avec une confiance qui n'est pas sans angoisse. Lui-même, à Paris, se sent comme dépaysé. Comment se recueillir, à travers cette vie de Paris ! — « J'étais infiniment plus près du but en Mauritanie, » écrit-il à Maritain. Il se préoccupe de l'impression que sa conversion causera à sa mère. Mais ce trouble même ne fait qu'aviver en lui le désir, « la hâte de voir enfin la vraie Lumière » : il n'est pas possible qu'il retourne sans cela au désert. Et puis ses lectures sont fiévreuses, désordonnées ; tous les jours il se jette sur un livre nouveau, voulant rattraper le temps perdu et s'enlisant davantage. Heureusement il y a la prière :

Je sais bien maintenant que la prière est ce qu'il y a de mieux, puisque je la commence toujours sans goût et que je ne manque jamais de l'achever dans la joie et dans la sérénité. Quelle lointaine puissance ont donc ces mots pour agir ainsi sur le cœur le plus dur et le plus fermé ? (Lettre à Maritain).

Il prie ; et on prie pour lui. Mme Maritain (convertie, elle aussi, comme son mari et en même temps que son mari, mais du judaïsme) note sur son carnet quelques détails des entrevues entre les deux amis :

18 janvier 1913. — Jacques voit Ernest : il a le langage d'un chrétien.

21. — Jacques a vu Ernest qui lui a dit qu'il lui demanderait peut-être bientôt à voir un prêtre.

23. — Visite d'Ernest ; il nous paraît troublé. Dimanche, il doit aller à la messe avec Jacques à la cathédrale (de Versailles) : il se fait expliquer la lecture de la messe.

Dimanche 26. — Ernest et Jacques vont ensemble à la grand'messe ; ils reviennent grandement émus tous deux. Ernest dit à Jacques qu'à l'église il se sent comme chez lui. Jacques, en effet, a admiré son aisance et sa piété. Il dit aussi : « La confession, c'est un peu difficile, et surtout... le ferme propos... » Déjà, il prie beaucoup et surtout la Sainte Vierge. Il est visible que c'est la foi de son baptême qui se réveille et agit. Spontanément, il se décide à aller tous les dimanches à la grand'messe. Le P. Clérissac[1] doit arriver dans huit jours.

Dimanche 2 février. — Ernest et Jacques assistent à la messe rue d'Ulm. Ernest est absorbé, peu communicatif. Jacques revient inquiet.

3 février. — Jacques arrive avec Ernest vers onze heures. Le P. Clérissac vers midi. Nous sentons qu'ils se plaisent et se conviennent. Ernest est si simple, si franc, devant le Père... Déjeuner plein d'émotion. Après le déjeuner, le Père emmène Ernest au parc. Leur absence dure deux heures pendant lesquelles nous ne cessons de prier. Tout va se décider. Enfin ils reviennent ; et le Père nous expose le programme arrêté qui nous remplit de joie :

Demain confession, puis confirmation, le plus tôt possible, et dimanche première Communion ; puis pèlerinage d'action de grâces à Chartres.

Ernest a absolument compris le Père qui n'a trouvé en lui aucune résistance, « une âme sans un pli, toute pleine de foi. »

Le lendemain, le grand jour de l'absolution :

Mardi 4 février. — Le Père et Ernest arrivent vers 4 heures. Notre petite chapelle est toute parée ; les cierges sont allumés, deux beaux cierges intacts, bénits dimanche.

Agenouillé devant la statue de Notre-Dame de la Salette, d'une voix forte — quoique très ému — Ernest Psichari lit la profession de foi de Pie IV et celle de Pie X. Le Père est debout, comme un témoin devant Dieu. Jacques et moi écoutons à genoux, tremblant

[1] Il cite, et aime à commenter cette page du protestant converti Ruville :

« Que de fois la résistance de l'Eglise s'est manifestée au monde étonné, au moment même où l'on pensait que le Saint-Siège ne pouvait conserver son existence qu'en se montrant conciliant ! Alors précisément il ne s'est pas montré conciliant, mais, plein de confiance dans le secours de Dieu, il a risqué son existence... » (A. von Ruville, *Retour à la sainte Eglise*, p. 63, Paris 1911 : sur cette conversion, voir *Ami* 1912, p. 1041-1047).

Durus est hic sermo, disaient les Juifs à l'annonce du mystère eucharistique. La Papauté a suivi la tradition de Jésus, dit Psichari. Bien souvent, devant ses décisions, le monde a été tenté de dire : *Durus est hic sermo.* Et pourtant le monde s'est toujours rendu à elle... Du point de vue humain, la conduite de la Papauté est inexplicable. Elle n'a jamais hésité à heurter le monde de front. C'est donc qu'elle est d'institution divine.

[1] O. P., † janv. 1915, à cinquante ans. C'était un homme d'une admirable fermeté de doctrine et un écrivain d'une rare vigueur. Il a peu publié, et c'est dommage. Mais M. Maritain a déjà trouvé dans ses manuscrits les chapitres qu'il a recueillis ensuite sous ce titre : *Le Mystère de l'Eglise* (cf. *Ami, couv.* p. 22). Espérons que M. Maritain n'est pas au terme de ses découvertes. Il a écrit, en tête de ce *Mystère,* une notice (p. I-XXII) qui est la ferveur même :

« Comment faire comprendre quel guide incomparable il était dans la vie spirituelle ? Je dirai seulement ici qu'il s'inspirait toujours des deux maîtres de son cœur : S. Paul et S. Thomas, et de l'antiquité chrétienne. Le défaut qu'il poursuivait sans cesse était *l'esprit réflexe* comme il disait, l'esprit de retour sur soi, de préoccupation de soi... L'échelle dont il se servait pour les ascensions de son âme avait pour ses deux montants la doctrine et la liturgie. Les définitions purement extérieures qu'on donne souvent de la liturgie ne le satisfaisaient point. La liturgie, pour lui, était la vie même de l'Eglise, sa vie d'Epouse et de Mère, le grand sacramental qui fait participer les âmes à tous les états de J.-C. Il trouvait absurde qu'on opposât la liturgie et l'oraison privée... »

La liturgie c'est la messe ; et la messe, dit S. Vincent Ferrier, est la plus haute œuvre de contemplation :

« Je n'ai jamais assisté, poursuit M. Maritain, et je n'assisterai jamais plus, je le crois bien, à des messes célébrées avec autant de perfection, d'exactitude, d'amour purement recueilli, de souveraine et presque terrible majesté, que ces messes du P. Clérissac, que j'ai eu le bonheur de servir pendant une année. Il prononçait les paroles de la Consécration d'une manière inoubliable, d'une voix basse, lente, mais étonnamment distincte, et dont l'accent avait tant d'énergie qu'elle semblait percer le cœur de Dieu. Le sacrifice de la Messe était vraiment pour lui la consommation de toutes choses, l'Action par excellence. Il conseillait de s'y unir de telle manière qu'on mît, pour ainsi dire, toute sa vie dans le calice du prêtre, l'offrant avec lui pour les quatre fins principales de cette oblation de J.-C... Il répétait que la Communion est avant tout la conséquence du Sacrifice et l'union au Sacrifice, et il regardait comme une diminution de la vérité la tendance de certains à mettre, si l'on peut ainsi parler, la Communion au-dessus de la Messe, ou à dire que la Messe n'est que pour la Communion. »

d'émotion. Après cette lecture, nous sortons et la confession commence. Pendant qu'elle dure, nous ne cessons de prier.

Enfin, on nous appelle. Nous trouvons Ernest tout transformé, rayonnant de joie. C'est une heure de béatitude pour tous. — « Vous voyez, nous dit le Père, un homme tout à Dieu. » — « Et qui est heureux, » disons-nous. — « Oh ! oui, je suis heureux, » s'écrie Ernest, et il n'est pas difficile de le croire. — On sent déjà entre le Père et Ernest une amitié tendre et profonde, sur laquelle Ernest s'appuie avec joie...

Le 5, mercredi des Cendres, le P. Clérissac et son néophyte voient Mgr Gibier à la cérémonie de la Bénédiction des Cendres : la date de la Confirmation est fixée au samedi 8 ; Psichari y prendra le nom de Paul, en réparation des outrages de Renan à S. Paul.

Après la Confirmation, l'évêque lui demande son âge : — « Vingt-neuf ans ! répond-il : beaucoup de temps perdu ! » Et, pour exprimer le drame qui vient de se jouer entre Dieu et lui : — « Monseigneur, ajoute-t-il, il me semble que j'ai une autre âme. »

Le lendemain, Première Communion à la Chapelle des Sœurs de la Sainte-Enfance ; puis, pèlerinage à Notre-Dame de Chartres. Au retour, il confie au P. Clérissac : — « Je sens que je donnerai à Dieu tout ce qu'il me demandera. »

Il est tout à Dieu. Il communie tous les jours. Tous les jours il récite l'Office de la Vierge. Il fait de toute sa vie une prière ininterrompue. La prière est pour lui non pas seulement le devoir premier, mais « la position normale de la créature qui veut se tenir à sa place sous son Créateur. » Et se tenir à sa place, être à sa place, pour ce soldat chrétien c'est le grand souci.

C'est pour ses amis un émerveillement de le voir ainsi entré dans la vie chrétienne de plain-pied, sans préparation, sans apprentissage, sans transition, comme s'il eût été catholique depuis toujours. « Il savait tout sans avoir rien appris, dit Massis ; il inventait ses prières et elles se trouvaient être celles-là même que l'Eglise avait répandues sur les âges. » Il s'écriait, dans l'ivresse de ses retrouvailles : — « Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer ! »

Un autre trait qui frappe ses amis, c'est sa joie, la joie profonde, candide, qui désormais habite son âme. Aurait-il été chrétien sans cela ? Tout de suite on lui voit cette gaieté du cœur qu'apporte le salut, cette joie révélatrice de la liberté des enfants de Dieu, fruit de l'amour, de l'amour qui connaît et épouse son objet, *gaudium de veritate*. On lui voit dans les yeux quelque chose de lumineux, de confiant, de tendre, qui dit à tous l'innocence enfantine de son âme.

Que sont, écrit-il au P. Clérissac, que sont les petites misères du corps à côté de ce rayonnement d'espérance qui nous force de tomber à genoux, dès qu'un peu de solitude nous est laissée ? Si tout le monde savait ce qu'est la vie d'un chrétien, nous ne verrions plus de ces malheureux qui refusent obstinément le paradis qui leur est offert. Que ne puis-je leur faire entrevoir et leur montrer mes larmes de joie, à chaque fois que je m'approche de mon Dieu ! (Lettre du jour de la Sainte Trinité 1913)... — Vous m'avez appris, mon bien-aimé Père, qu'il n'y a, comme disait sainte Angèle, qu'un livre à lire : la Croix. Puissé-je maintenant l'écrire, ce même livre, mais au-dedans de moi-même, pour réparer tant d'années d'ignorance et mériter les grâces qu'il a plu à Notre-Seigneur de m'envoyer... — Dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour remercier le Bon Dieu, dites-moi comment je peux lui rendre une partie de ce qu'Il me donne, car je reçois beaucoup et ne rends rien, de sorte que je ne suis pas loin d'être accablé par le poids de sa miséricorde...

Il aime tout de l'Eglise. Il trouve à s'édifier partout dans l'Eglise. Il n'est pas de ces néophytes dédaigneux qui, à peine entrés dans l'Eglise, s'érigent en censeurs universels et ne trouvent qu'à blâmer ou à ricaner. Huysmans, par exemple, fut un converti sincère, et l'a prouvé à tous, même aux plus sceptiques, par sa patience à supporter la longue épreuve de sa dernière maladie ; mais l'homme que « tout dégoûte, » l'homme qui dès son premier livre de converti déverse le sarcasme sur le clergé « lavasse de Séminaires » (sans en excepter plus tard l'Ordre bénédictin), ne sera jamais un modèle à proposer. Psichari, lui, est ravi de ce que sa foi pleine de charité lui fait découvrir dans notre clergé (lettre datée de Cherbourg, où il avait rejoint son régiment après l'expiration de son congé, en juin 1913) :

Il faudra que je dise, si Dieu m'en donne la force, que notre clergé est admirable, qu'il est pénétré des plus mâles vertus chrétiennes, qu'il est plus grand peut-être qu'il n'a jamais été. Au village comme à la ville, le presbytère est le seul endroit où se réfugie l'intelligence, — car je n'appelle pas de ce nom la pauvre intelligence dépravée des intellectuels, — le seul où il y ait vraiment de la vie, le seul où l'on soit assuré de trouver toujours non seulement des hommes de cœur, mais des hommes ayant la plus fine compréhension de toutes choses, le sens le plus droit, la raison la plus déliée. On dit qu'il n'y a plus de saints aujourd'hui. Ah ! si l'Eglise le permettait, je dirais bien qu'il y en a et où ils sont.

Il avait été reçu dans le Tiers-Ordre de S. Dominique, en sept. 1913, au couvent de Rijckolt en Hollande. C'était un premier pas. Mais il sentait, confusément encore, que c'était à autre chose que l'apostolat laïque que Dieu l'appelait :

Que dois-je faire et qu'est-ce que le Bon Dieu veut au juste de moi ?... Je l'ignore, mais c'est dans une grande paix et un vrai calme que j'attends la manifestation de sa volonté. (Lettre du 8 fév. 1914).

Une paix qui n'exclut pas l'angoisse, l'émoi de l'âme humble qui a conscience de son indignité :

J'attends simplement que le Seigneur me dise s'il m'en juge digne : « Lève-toi et viens... » Souvent la certitude de ce qui me sera demandé me pèse ; j'ai peur, je ne me sens pas prêt, mais je sais bien aussi qu'il me faudra me rendre et j'entends clairement cette voix intérieure qui me dit l'adorable parole toujours présente : *Alius te cinget et ducet quo tu non vis.* Que la volonté du Seigneur Jésus soit faite et non la mienne !

On l'oriente d'abord vers le sacerdoce dans le monde. Et il se réjouit à la pensée que peut-être un jour il sera curé de campagne, qu'il reprendra dans un presbytère de Bretagne la place qu'aurait

dû y occuper son grand-père. Ce pauvre grand-père ! que son petit-fils serait heureux d'expier pour lui ! Car on lui a appris à ne désespérer du salut de personne. On lui a dit que peut-être, au moment de paraître devant Dieu, l'âme de Renan a été allégée de ses fautes par la prière de quelque Carmélite, par les larmes de quelque humble contemplatif... N'aurait-on pu aller plus loin et lui faire espérer que c'est à ses prières à lui, Ernest Psichari, à ses mérites d'aujourd'hui, que l'âme de Renan a pu devoir, vingt ans plus tôt († 1892), son salut ? Pour Dieu, il n'y a ni passé ni futur. Tout lui est présent. L'âme pour qui nous prions aujourd'hui a été jugée à l'instant de sa mort ; mais, à cet instant-là, nos prières d'aujourd'hui ont été présentes à Dieu ; et Dieu, en considération de ces mérites qui lui étaient présents, a pu jeter dans l'âme de nos défunts, au moment suprême, la grâce efficace de conversion. Ce que nous faisons aujourd'hui, ce que nous ferons demain, a pu décider de ce que valut hier le cœur agonisant de ceux que nous pleurons... Et réciproquement, si l'âme de Renan est sauvée, si c'est une âme sainte donc, ne pouvons-nous pas croire que c'est elle qui a intercédé auprès de Dieu, en ces années de Maroc, pour appeler sur son petit-fils la grâce de la lumière et du salut ?... Que ces perspectives sont consolantes et grandioses ! « Conjectures que tout cela, » dira-t-on, oui, mais qui ont un fondement doctrinal ; simples espérances, qui ont pu être tenues en échec par la liberté humaine, mais espérances qui s'appuient sur une vérité de doctrine [1].

Puis, c'est la vie religieuse qui l'attire. Dans l'été de 1914, il arrête son choix : il entrera dans l'Ordre de S. Dominique. Mais c'est à une autre immolation que Dieu l'appelait. La guerre éclate. Il part le second jour de la mobilisation, disant au prêtre qui était son directeur à Cherbourg (M. Bailleul, vicaire à la Trinité) : — « Je vais à cette guerre comme à une croisade, parce que je sens qu'il s'agit de défendre les deux grandes causes à quoi j'ai voué ma vie. »

[1] Voir là-dessus Mgr Chollet, *Nos morts*, p. 342-356. Mgr Chollet en déduit pour nous un motif puissant de ferveur. Vivons saintement, dit-il, et nous augmenterons nos chances de retrouver au ciel ceux que nous pleurons :

« Soyez convaincus que vos mérites Dieu les a vus, qu'il en a par avance jeté le poids dans la balance où était pesée l'âme aimée et pleurée ; multipliez ces mérites et vous multiplierez d'autant les chances de retrouver cette âme dans le ciel. Et bénissez Dieu qui vous permet ainsi après leur mort de travailler encore au salut de ceux qui ne sont plus. »

Et Mgr Chollet rappelle la Sainte Vierge, immaculée dans sa Conception en considération, *intuitu*, des mérites futurs de son Fils ; tous les Justes de l'Ancienne Loi, sanctifiés et sauvés dans l'espérance du Messie : « Celui qui devait venir des milliers d'années plus tard, sauvait déjà ses ancêtres » ; — la liturgie des morts : *Non intres in judicium... Non cum tua judicialis sententia premat... Mereatur evadere judicium ultionis... Libera de pœnis inferni... de ore leonis...* :

« L'Eglise y parle comme si le sort de l'âme n'était pas décidé encore, comme si le jugement n'était pas commencé, ni la sentence prononcée... Elle se reporte, par une sorte de fiction, au moment qui précède le jugement, c.-à-d. à la minute suprême où les âmes sont encore dans la lutte, dans l'agonie, disputées entre le lion infernal qui veut les dévorer et l'Archange qui veut les conduire dans le séjour de lumière, et là elle supplie Dieu d'accepter ses prières et ses hosties de louange... L'Eglise sait que ses prières actuelles ont été vraiment présentes à Dieu à l'heure de cette agonie, que Dieu les a considérées et qu'il a pu, dans sa miséricorde, s'en inspirer dans sa conduite envers l'âme. »

Le soir du 22 août, vers 6 heures, à St-Vincent-Rossignol (près Neufchâteau, Belgique), après être resté douze heures sous un feu épouvantable, il fut tué net d'une balle à la tempe. Ceux qui l'ont vu ont été frappés du calme de son visage : autour de ses mains était enroulé son chapelet, qu'il avait pu saisir. A trente ans, ayant tout accompli, Dieu l'appelait à la vie et à la gloire, dans un holocauste « librement consenti et consommé en union avec le sacrifice de l'autel, » comme en a rendu témoignage son ami Jacques Maritain *(Croix* du 19 nov. 1914) [1].

IV. — C'est de Renan aussi que prend son point de départ le héros du nouveau roman de M. Léon Thévenin, **Le Retour d'Ariel**, in-12 de 295 p., 7 f., Perrin. C'est le tableau (le schème) de la vie d'un homme cultivé de la génération de 1870, la génération de la défaite. Robert Dechastelus a été élevé chrétiennement, dans le christianisme assez peu éclairé de la jeunesse bourgeoise de ce temps-là. Aux environs de 1888, il se met à l'école de Renan. Il perd la foi. Bien mieux, il la combat, il la veut ruiner. Nommé suppléant à la chaire de langues et littératures orientales de l'Ecole des Hautes-Etudes, il rêve de « démolir pierre à pierre et solive par solive la plus merveilleuse, la plus incomparable légende que l'humanité ait jamais révérée. » Il se jette dans l'action, et d'instinct il va du mauvais côté : il prend parti, dans l' « Affaire, » pour la revision...

Et puis, voici qu'il a sous les yeux le spectacle des suites pratiques de ses théories : « Anarchie, guerres, esprit sectaire, étroites haines de partis. Il voit la raison plus oppressive que la foi, plus tracassière et plus jalouse, toutes les formes de l'esprit de révolte : antimilitarisme, lutte des classes, sabotage du travail et de l'intelligence. Il comprend mieux à présent les enseignements de la tradition... Il pénètre l'illusion d'un progrès qui n'a pas à sa base un renouvellement de la conscience. »

L'épreuve fond sur lui : des échecs intellectuels, des deuils, la mort de sa mère surtout :

Il y a, ici-bas, des événements plus forts que toute doctrine : ce sont ceux qui dévastent le cœur... Considérée avec les yeux de l'intelligence, la mort n'est qu'une porte brutale, un mur de bronze qui clôt la destinée. Pour le regard du cœur, c'est une nuit transparente, où l'on va en tâtant, en frôlant des vérités inconnues. Et l'on comprend que ce n'est pas elle qui

[1] De ce combat du 22 août, l'un des rares survivants, prisonnier en Allemagne, a fait ce beau récit :

« Engagés ce jour-là, avec les 1er et 2e marsouins, dans un pays boisé et insuffisamment exploré par la cavalerie, lancés beaucoup trop en avant pour compter sur aucun secours, cernés dès les premières heures de la journée par un ennemi très supérieur en nombre, nous n'avons pu que vendre chèrement notre vie. Des marsouins, quelques-uns ont pu s'échapper ; de l'artillerie, personne. A sept heures du soir, après être restés douze heures sous un feu épouvantable, il ne restait plus qu'un charnier de notre belle artillerie divisionnaire : les canons étaient hors de service, après avoir consommé toutes les munitions, les chevaux étaient éventrés, la moitié du personnel était hors de combat, Les survivants, à la nuit, étaient faits prisonniers par les Allemands... Les hommes ont été d'une bravoure sans égale ; pas un n'a bronché. Alors qu'ils étaient sûrs d'y passer tous, pas un n'a flanché : ils ont servi leurs pièces comme à la manœuvre. »

est obscure : c'est nous qui voyons mal. Son mystère nous effraie. Nous le sentons interprétable, cependant...

A la suite de ce deuil, il sent son caractère, son esprit même, se transformer lentement. Il entre même, un soir, désemparé, à l'église St-Séverin... Il se rend compte que la science n'est pas le tout de l'homme :

Variable et provisoire, songe-t-il, elle n'est qu'une approche, jamais une étreinte, une prise de contact avec la réalité. Et, dans l'effort qu'elle tente pour organiser impersonnellement l'univers, elle laisse en chemin toute entreprise d'harmonisation individuelle...

Oui, dit-il à un ami resté croyant, j'en arrive à me demander si, avec la meilleure foi du monde, mes maîtres ne se sont pas trompés, et lourdement trompés !... Vouloir unifier à tout prix la méthode de la connaissance, *ériger la certitude scientifique en modèle absolu de toute certitude*, c'est une étrange erreur... Et comme c'est mal poser le problème religieux !... L'instinct a, lui aussi, sa part de vérité...

Il n'en est plus au positivisme scientifique ; mais qu'il est loin encore de la « foi » chrétienne ! La religion, pour lui, n'est encore qu'une affaire d'instinct, d'un « instinct qui nous mettrait en relation avec une réalité dont la raison ne saisit que des rapports abstraits. » La foi « est le fruit naturel de l'expérience vécue, comme la science est l'œuvre naturelle de la raison. L'expérience seule anime, suscite le sentiment religieux. »

On reconnaît ici l'erreur, « rendez-vous de toutes les hérésies, » qui a dévasté l'Eglise à la fin du siècle écoulé et au commencement du nôtre. Et l'on sentira mieux, en lisant M. Thévenin, quelle prise le concept moderniste de la foi devait avoir sur des esprits insuffisamment nourris de saine philosophie... Heureusement notre jeune savant, Robert, a des amis qui remettent les choses au point :

La foi, vois-tu, Robert, c'est un état, ce n'est pas un éclair. Elle n'a pas pour objet, c'est Bossuet lui-même qui nous l'apprend, de nous faire bien passer quelques heures avec Dieu, mais que toute la vie s'en ressente et en devienne meilleure... La foi, c'est quelque chose de simple, de quotidien, comme le froment qui nous nourrit...

D'autre part, prends bien garde qu'en érigeant, comme tu le fais, en principes généraux tes expériences individuelles, en considérant la foi comme destituée des lumières de la raison, à la manière d'une inclination instinctive supérieure, prends bien garde de t'enfermer dans une conception si particulière qu'elle finisse, un jour ou l'autre, par te séparer de l'Eglise. L'aboutissement logique de ta doctrine, quand on y réfléchit, mais c'est la suppression des dogmes !...

Réfléchis à ce travail persévérant de désagrégation, de destruction, auquel la raison s'est livrée depuis que, par une erreur vraiment funeste, nous lui avons permis d'étendre sur toute notre âme sa dictature. Ah ! nous l'avons laissée, de son stylet perfide, atteindre jusqu'au fond des organes les plus déliés, les plus subtils, de notre vie morale !... Or, qui sait, mon ami, si, ...en détruisant comme à plaisir, par l'âpreté, par la lucidité de notre analyse, les échos spontanés du cœur, les affirmations de l'enthousiasme, l'activité créatrice de nos instincts les plus profonds, nous n'avons pas préparé l'homme à redescendre la pente de sa nature, à redevenir ce qu'il était à l'origine, le « loup inquiet et affamé, » le « gorille féroce et lubrique » dont a parlé Taine !...

La raison n'est pas pour nous, les orthodoxes, cette faculté d'analyse et de contrôle, de vérification et de défiance, au nom de laquelle la pensée libre livre à l'Eglise, depuis bientôt deux siècles, le plus meurtrier des combats ! La raison ? ...Tu sais aussi bien que moi ce qu'elle est pour nous, Robert ? ...Le principe de l'intelligible, la source des vérités éternelles, l'atmosphère même où notre esprit respire. Active et créatrice comme la pensée de Dieu, pourquoi ne veux-tu pas qu'elle puisse s'élever jusqu'à la perfection de son essence, et relier, par l'enchaînement, par la continuité de ses déductions, les notions intuitives de la révélation ?...

Et l'ami expliquait à Robert comment, sur une religion toute d'instinct, de sentiment, d'élans nécessairement aveugles, il ne pouvait espérer construire une vie morale solide. Comparée à la foi d'un chrétien, cette religion-là serait ce que la cathédrale de Beauvais peut être à celle de Chartres ou d'Amiens :

Oui, d'un côté, une basilique folle de ciel, j'en conviens, mais si éperdûment, si aveuglément élancée vers son Dieu, qu'on s'étonne de ne pas la voir plier et s'affaisser sous le souffle et l'élan de sa flamboyante mystique : cathédrale de chimère et de rêve, allégée, amincie jusqu'au paradoxe ; et, de l'autre, l'équilibre, l'harmonie, la beauté de la forme, la richesse de la pensée... D'une part, tout est vertige ; de l'autre, tout est logique et certitude. Si l'une nous jette enfin dans les ivresses et les emportements de l'extase, les deux autres nous inspirent une foi durable, la patience virile et la piété robuste.

Toute comparaison pèche ; et les fervents de St-Pierre de Beauvais se seront voilé la face à la lecture de ces lignes. Mais on comprend du reste ce qu'il y a de juste dans l'idée que notre auteur a voulu mettre en relief par cette image.

De causerie en causerie, nos deux amis en étaient arrivés au 2 août 1914... On se sépara... C'est par des apostolats de cette sorte que Dieu avait préparé les merveilles qui allaient illuminer notre ciel. C'est autour de cette élite de jeunesse catholique que toute la France « cristallisa » (selon le mot de Maurice Donnay). Ce qu'on vient de lire suffit à dire l'intérêt puissant de ces pages pour ceux de nos confrères qui vivent en contact avec notre jeunesse cultivée.

V. — A eux aussi il faut recommander la lecture, ou mieux la méditation du nouveau livre de M. Maritain, **Art et Scolastique,** in-16 carré de 190 p., 4 f., Paris, libr. de l'Art catholique, 6, place St-Sulpice. M. Maritain est un fervent, un passionné de la philosophie scolastique. Il en est l'apôtre, dans sa chaire de l'Institut catholique de Paris (et il est un apôtre *simpliciter,* — et non pas seulement sur le terrain philosophique, — comme nous l'avons assez laissé entendre il y a un instant, à propos de Psichari). De Rome on l'a convié à rédiger, à l'usage de l'enseignement secondaire, un Cours de Philosophie où la doctrine d'Aristote et de S. Thomas soit présentée sous une forme et mise en une lumière qui mette notre jeunesse à même d'affronter les épreuves des examens officiels. Le Ier fascicule en a paru l'été dernier [1].

[1] Voir la première et rapide annonce qui en a été donnée ici, *Ami* 1920, *couv.* p. 126 ; puis *Ami* 1921, p. 139.

Trouvera-t-on l'ouvrage trop volumineux pour l'adopter comme Manuel ? Il faut en attendre en tous cas l'achèvement. Et en attendant, ce fascicule Ier a emporté, auprès du grand public, un succès significatif : 3.000 exemplaires écoulés en six mois.

Art et Scolastique aborde une question spéciale, — une question à laquelle, à vrai dire, les Docteurs du moyen âge n'ont pas consacré de traité exprès. Ils n'ont pas écrit de « Philosophie de l'Art. » L' « Art » cependant est une « vertu intellectuelle » de trop de portée pour qu'ils n'aient pas songé à en établir les principes théoriques et les règles pratiques. Seulement ils le font à l'occasion d'autre chose, au cours d'austères dissertations sur quelque problème de Logique ou de Théologie morale. Leur notion même de l'art est tout autrement philosophique, tout autrement riche que celle des esthéticiens modernes. Ceux-ci ne considèrent dans l'art que les seuls beaux-arts, tandis que pour les scolastiques les beaux-arts ne sont qu'une forme de l'art, vertu générique, commune et à ceux que nous appelons aujourd'hui artistes et à quiconque est *artifex* ou artisan.

Et cette erreur fondamentale des théoriciens modernes de l'art les amène à vicier non pas seulement la notion théorique de l'art et celle du beau, mais bien d'autres choses encore, et jusqu'aux rapports sociaux. Elle inclut, comme conséquence, l'abîme qui sépare le monde des artistes et le monde des artisans. Vous refusez aux artisans, — aux ouvriers, — la vertu d'art : alors, qu'en faites-vous ? Vous les reléguez dans une autre espèce d'humanité ; vous en viendrez à en faire des machines, à ne plus évaluer le travail humain que d'après sa valeur mécanique, comme le faisait l'économie libérale qui a été si vigoureusement redressée sur ce point par Léon XIII. Les Scolastiques, au contraire, reconnaissent l' « art », non seulement chez les Phidias et les Praxitèle, mais chez le menuisier ou le forgeron de nos villages, — l'art, vertu intellectuelle, noblesse de l'intelligence, qui dotait l'artisan le plus humble d'une certaine perfection de l'esprit, — vertu du commun des hommes, et d'abord de l'Homme-Dieu, qui a voulu être artisan de petite bourgade. Nos « psychologues introspecteurs » étudient l'homme de ville, de bibliothèque ou d'académie : les Scolastiques avaient souci de la grande humanité commune. Tout artisan, dans la structure puissamment sociale de cette civilisation médiévale, avait rang d'artiste, et ce que nous appelons maintenant artiste avait rang seulement d'artisan. Et les uns comme les autres travaillaient pour le peuple fidèle, dont ils avaient mission d'abriter la prière, d'instruire l'intelligence, de réjouir l'âme et les yeux. Et tous avaient de l'égalité et de la fraternité un sens que l'esprit moderne a oblitéré chez beaucoup.

La distinction des arts en serviles et en libéraux n'avait rien de méprisant pour les artisans des premiers, comme l'ont cru des gens qui se basaient sur l'étymologie de ce mot « servile » : elle se prenait du concept même de l'art, selon que l'œuvre à faire était, dans le premier cas, un effet produit dans la matière, et, dans le second, une pure construction spirituelle demeurant dans l'âme. C'est à ce compte-là que la sculpture et la peinture se rangeaient parmi les arts serviles ; et l'on sait si les imagiers de nos cathédrales étaient honorés et avaient conscience de l'être ! (notre division des arts en arts du beau — beaux-arts — et arts de l'utile, si importante qu'elle soit par ailleurs, n'est pas ce que les Logiciens appellent une division *essentielle :* elle se prend de la fin poursuivie, et un même art peut très bien poursuivre à la fois l'utilité et la beauté : voyez l'architecture).

Ce n'est qu'avec la Renaissance que l'on perd le sens de ces classements du moyen âge et que les orgueils d'artistes cessent de se trouver à leur place. Léonard de Vinci s'indigne que la Peinture ne figure point parmi les arts libéraux et la met bien au-dessus de la poésie, pour des raisons d'ailleurs ridicules. Mais où le ridicule atteint au comble, c'est quand il dénie le même droit à la Sculpture, disant que celle-ci

> « n'est pas une science, mais un art mécanique qui engendre *sueur et fatigue corporelle* chez son opérateur... La preuve que cela est vrai, c'est que le sculpteur, pour faire son ouvrage, use de la force de ses bras et frappe et façonne le marbre ou autre pierre dure d'où sortira la figure qui y est comme enclose ; travail tout mécanique qui le met incessamment *en sueur,* le couvre *de poussière et de débris* et lui rend le visage *pâteux* et *tout enfariné de poussière* de marbre, comme un *mitron.* Aussi, criblé de petits éclats, il semble couvert de *flocons de neige,* et son *habitation salie* est remplie de gravats et de poudre de la pierre. — C'est tout le contraire pour le peintre. A son aise il est assis devant son œuvre, *bien vêtu,* et il tient un *très léger* pinceau, trempé de couleurs délicates. Il est aussi bien habillé qu'il lui plaît, son habitation remplie de panneaux charmants est belle ; souvent il se fait accompagner par la musique ou la lecture d'œuvres belles et variées, qui sans bruit de marteau ni aucun vacarme qui s'y mêle, sont écoutées avec grand plaisir. »

Quel mépris dans ces lignes pour tout ce qui peine et qui sue et qui est mal vêtu ! L' « artiste » désormais veut se distinguer de l' « artisan », qu'il méprise ; le peintre prétend au titre d' « artiste », mais le refuse vertement au sculpteur, vil et bruyant « artisan ». La distinction n'est pas encore dans les mots, mais elle s'ancre de plus en plus dans les cervelles, jusqu'à ce que Colbert la consacre en constituant définitivement l'Académie royale de peinture et de sculpture. Dans le vocabulaire, le mot *artiste* (ou *artien),* au temps de Rabelais, désigne un *maître ès arts* (les *arts* comprenant les arts libéraux et la philosophie) ; on continue à laisser le nom d' « artisans » à ceux que nous appelons aujourd'hui artistes (Montaigne, J. du Bellay). Un peu plus tard *(Trésor de la langue fr.*, de Jean Nicot, 1606), *artiste* et *artisan* sont donnés comme synonymes. Plus tard encore *(Dict. de l'Acad.*, édit. de 1694), on entend ce nom d'artiste

« particulièrement de ceux qui font les opérations magiques ». C'est seulement en 1762 que le mot *artiste* figure au *Dict. de l'Acad.* avec son sens actuel, opposé au mot artisan : « la rupture entre les beaux-arts et les métiers est alors consommée dans la langue elle-même. »

L'histoire des langues, l'histoire des mots suit, avec une fidélité singulièrement révélatrice, l'histoire même des mœurs et des évolutions sociales.

Que ce livre de M. Maritain est riche d'aperçus nouveaux et féconds ! Il constitue une vraie Somme esthétique. Il ne laisse de côté aucune des questions qui se posent à toute âme éprise tout ensemble de beau et de perfection morale : règles de l'art, pureté de l'art, l'art chrétien « vertu de l'âme chrétienne » (« pour peindre lés choses du Christ, il faut vivre avec le Christ »), art et moralité, conflit entre l'Art et la Prudence, subordination du domaine de l'Art (comme de tout le reste) à la fin dernière de l'homme... Et quelle langue admirablement précise, concise, débordante de sens, et toujours si limpide, brillante à force de clarté, sans jamais un mot qui vise à l'effet, enflammée du pur amour de la vérité, comme l'étaient ces artistes du moyen âge, dont il nous dit que « la bienheureuse humilité » où ils étaient placés exaltait leur force et leur liberté, avant le jour où « la Renaissance devait affoler l'artiste et en faire le plus malheureux des hommes,... en lâchant sur lui la féroce Beauté que la Foi tenait charmée et menait après soi, docile, attachée par un fil de la Vierge ! »

VI. — M. Maurice Brillant reprend et développe, dans un livre mince d'aspect mais étonnamment dense de pensée et riche d'érudition, **Les Mystères d'Eleusis** (in-12 de 192 p., 3 f. 75, Paris, Renaissance du Livre), un article donné précédemment au *Correspondant* (dont il est secrétaire), 10 janv. 1920. Ces *Mystères d'Eleusis* sont une des questions les plus obscures de l'histoire du paganisme gréco-romain ; et nos ennemis, à la faveur de cette obscurité même, n'ont pas manqué de les exploiter contre le christianisme (M. Guignebert, professeur d'histoire des religions à la Sorbonne, 1914 ; — tout récemment, 1920, M. Loisy, dans un gros volume issu de son cours au Collège de France, *Les mystères païens et le mystère chrétien).* Il ne se passe guère d'année, depuis le commencement de ce siècle, qui ne nous apporte quelque nouveau travail sur Eleusis. Même la littérature d'imagination s'en mêle : nous avons eu, il y a quelques années (1913), dans le sens catholique, *Le Songe d'Attis*, de Reynès-Monlaur, et l'été dernier, *Le Bien-Aimé,* de Maxime Formont, roman de mœurs grecques du temps d'Alcibiade, brillamment écrit, mais avec une licence égale aux mœurs qu'il dépeint (la parodie des célèbres *Mystères* par Alcibiade et ses compagnons d'orgie est un des maîtres morceaux du récit). A la veille de la guerre, M. Paul Foucart, membre de l'Institut, prof. au Collège de France, nous donnait un livre de haute érudition et de très grave tenue qui sera longtemps encore indispensable à consulter (**Les Mystères d'Eleusis,** gr. in-8 de 508 p., 20 f., Paris, A. Picard). Et aujourd'hui voici le petit livre de M. Brillant, qui est un de nos très délicats écrivains (nos lecteurs se rappellent son *Charme de Florence, Ami,* 1912, p. 805), un de nos plus doctes hellénistes (voir son étude sur *Les Secrétaires athéniens,* Bibl. Ec. Hautes-Etudes 1911), et qui a l'avantage ensuite d'être le dernier en date et de mettre à profit tous les travaux antérieurs, avantage qui dans un sujet tellement encombré de dissertations de toute langue et de tout format, ne laisse pas que d'être écrasant, mais qu'il porte avec une grâce tout hellénique, mieux, toute française. On sera, quand on l'aura lu, au courant de la question ; et l'on s'y sera mis de la façon la plus charmante.

D'où venaient les mystères d'Eleusis ? Là-dessus, batailles féroces entre « ethnologues » et « hellénistes. » Les premiers affectent de n'y voir qu'un vestige de la sauvagerie primitive, un reste des superstitions de peuplades de culture très inférieure, une forme antique de nos modernes dénominations de totems et tabous. On reconnaît ici le préjugé qui place la sauvagerie au berceau de l'humanité et la superstition ou la magie à l'origine de toute religion. Ceci est proprement intervertir les termes. Le sentiment religieux est tout autre chose qu'une superstition ; et une superstition n'est pas capable de lui donner naissance. La superstition n'est pas la mère de la religion ; elle en est une excroissance parasite, une excroissance qui ne manque pas de pulluler si la religion n'est pas alimentée sainement et dirigée par une autorité.

Il y a, dans la religion d'Eleusis, un double élément : un élément agraire et un élément eschatologique.

L'élément agraire était certainement d'origine magique. Il représentait, et n'a cessé de représenter une collection de recettes pour assurer la fécondité de la terre (des rites de cette sorte ne sont d'ailleurs pas particuliers à Eleusis : on en retrouve les vestiges, à une époque très reculée, un peu partout dans la Grèce continentale et dans les îles où s'épanouit la civilisation préhellénique).

L'élément eschatologique était, lui aussi, et est resté très mêlé de superstitions de toute sorte : il s'agissait de s'assurer l'abord aux Iles Bienheureuses, et Eleusis en offrait le secret, la recette plutôt, ou mieux, une collection de recettes. Ce second élément est-il aussi ancien que le premier ? M. Brillant ne le croit pas. Mais peu importe. Ce qui nous semble vrai, c'est que c'est vraiment ici, dans ce besoin d'assurances pour la vie d'outre-tombe, qu'il faut chercher le secret de ce qui a fait la célébrité unique des mystères d'Eleusis. Il y avait, dans la vieille Athènes de Périclès, d'autres mystères en quantité : tels les mystères que les Baptes célébraient en l'honneur de Cotytto, l'Aphrodite de Thrace, avec un mélange de purifications et

d'orgies, — ceux encore de l'asiatique Cybèle, qui déchaînait aux carrefours la folie des courtisanes, — ou de Sabazios le Phrygien, l'Efféminé, le joueur de flûte... Tous ceux-là, s'en moquait qui voulait, sans que personne y prît garde, — tandis que le jour où Athènes apprit la profanation des mystères d'Eleusis par Alcibiade et sa bande, ce fut un scandale, un émoi inimaginable, et comme une menace de malédiction suspendue sur la cité si une prompte mort ne venait châtier le coupable. C'est que les mystères d'Eleusis étaient tout à fait à part. Eleusis était dépositaire des secrets de la mort et de l'au-delà de la mort. Eleusis assurait ses initiés d'une éternité bienheureuse, les armait de formules magiques qui liaient jusqu'à la volonté des dieux, en sorte qu'ils n'avaient rien à craindre du fleuve Achéron ni du nocher Charon ni du chien Cerbère et parvenaient sans encombre aux Champs-Elysées, aux Iles Bienheureuses. Eleusis, c'était la lumière et la paix sur la vie future.

De cette vie future, objet essentiel de toute religion, le paganisme gréco-romain n'avait cure ; et c'est bien de ce point de vue qu'il est vrai de dire que nulle religion n'a été moins religieuse que l'Olympe grec ou le Panthéon romain. Les préoccupations d'outre-tombe que nous révèle l'homme des cavernes sont incomparablement supérieures à toute la mythologie officielle de l'hellénisme. Et comme malgré tout l'homme à certains jours n'échappe pas au tourment de la vie future, on cherchait dans les mystères ce que ne donnaient pas les rites idolâtriques du grand jour. On n'y trouvait que des rites non plus, des purifications purement externes, mais des rites qui du moins, par leur secret même et par l'étrange appareil dont ils s'entouraient, donnaient l'illusion de quelque chose de nouveau. Voilà pourquoi l'aire de rayonnement d'Eleusis n'a cessé de s'étendre avec la diffusion même de l'hellénisme. A l'époque romaine, Eleusis a fini par régner sur tout le monde civilisé : la descente d'Enée aux enfers, au chant VI de l'*Enéide*, est une libre transposition poétique de l'initiation éleusinienne (cf. le *Virgile* de Bellessort, chap. VII) ; les plus hauts personnages de Rome, les gouverneurs, les empereurs eux-mêmes (« la plupart des empereurs, d'Auguste à Marc-Aurèle », dit Foucart) tiennent à honneur de se faire initier. On ne songeait guère alors à voir dans les Mystères (comme essaient de le faire certains modernes) un acheminement, une préface au christianisme ! Les Mystères (de Grèce ou d'Egypte, puis, après l'époque de Marc-Aurèle, les brutalités des Mystères d'Orient) étaient « en contradiction » avec le christianisme (Brillant, p. 189) et en détournaient, comme en détournent aujourd'hui les initiations de la théosophie et tous les occultismes modernes, qui témoignent, eux aussi, du même besoin religieux profond que les mystères antiques : on a soif de lumière et de paix, et cette soif, on veut bien l'étancher partout, à toutes les sources troubles, sauf à la source chrétienne.

VII. — Un des plus grands d'entre ces pseudo-mystiques d'aujourd'hui, c'est Edouard Schuré, un de nos maîtres-écrivains, qui nous donnait voici plus de trente ans des pages admirables sur la Grande-Chartreuse, le Mont St-Michel, l'Alsace, la Bretagne, et qui ensuite s'est embarqué à la poursuite de ces rivages occultes pour lesquels il n'a ni rame ni voile. A-t-il connu la vérité catholique ? L'a-t-il cherchée ? Il ne semble pas. Né protestant, il a cherché partout, sauf là. Il s'est fait le traducteur même d'un Rudolf Steiner. Nous avons tenu nos lecteurs au courant du mouvement qu'il représente [1]. C'est une âme sincère, éprise de rénovation morale, et pour qui l'on ne se défend pas d'une sympathie douloureuse. Il vient de nous donner **Le Double**, in-12 de 288 p., 7 f., Perrin. Roman. Marrias, artiste épris de gloire, est aussi une âme ardente et troublée, en quête de sa foi. En face de lui, Gilberte, surnommée Tenebra, incarnation de la séduction et de la perversité mondaines à leur plus haute puissance, une « Méduse » consciente et volontaire du mal. Sera-t-il dompté par elle ? Il trouve le secret de la victoire dans un pur et platonique amour pour l'humble fiancée d'un pauvre peintre flamand. A la passion égoïste et dissolvante Schuré oppose une sympathie désintéressée et régénératrice : « L'amour qui désire est vulnérable ; l'amour qui renonce est invincible ». Et l'on entrevoit assez l'âme de vérité qui est au centre de ceci, mais une âme noyée de romanesque... Donc Marrias arrache son confrère flamand à l'obscurité et à la mort ; il fait le bonheur des deux fiancés. Et voici que cet acte de vertu lui ouvre un idéal nouveau ; il entre dans la sphère de l'art sauveur et créateur, *ars vitæ salvatrix*. Le Double obscur (le moi inférieur) est tué ; le Double lumineux (le moi supérieur) apparaît ; la divine Psyché est éclose, et ne mourra plus. — Quel dommage qu'un si beau talent se dépense en des conceptions si nuageuses !

M. Pérochon, instituteur en Vendée, auteur jusque-là profondément inconnu, vient d'être porté subitement à la grande célébrité par le prix que l'Académie Goncourt a décerné à son roman de mœurs paysannes, **Nêne.** Voici ce qu'il y a à en retenir :

« M. Pérochon, en ce qui touche à la religion, me paraît aveuglé par ses préjugés... Il est calviniste. Qu'a-t-il retenu en fait de croyance, nous n'avons pas à l'examiner. On constatera seulement qu'*il attribue aux catholiques des vices à foison, sans contrepoids*. Boisseriot (l'un des domestiques de la ferme, un type de catholique qui prétend servir la cause catholique contre les dissidents de la « petite Eglise ») est un hypocrite fieffé, un chafouin de la pire espèce, libertin, lâche, querelleur, menteur, envieux. Peu délicat sur le choix des moyens, pourvu qu'il atteigne à ses fins mauvaises, il emploie la beauté de Violette à séduire son ancien patron (le fermier Michel), mais en même temps il ne serait pas fâché que Cuirassier (le frère de Nêne ou Madeleine, la domestique de ferme à qui il a voué une haine mortelle parce qu'elle l'a repoussé et puis aussi parce qu'elle est « dissidente »), dûment enivré par ses soins, assommât Michel dans un chemin creux. Violette de son côté (autre type catholique), bien qu'elle porte la bannière aux processions, ne songe qu'à la galanterie. Aguichante et courtisée, elle a eu plus d'une aventure ; on a même à son propos jasé du vicaire et elle se vante d'avoir tourné la tête au jeune abbé. Vous voyez par ce détail, énoncé dans le livre en des termes assez vilains, la triste opinion de l'auteur sur le clergé. S'il évite de juger sur le fond dans la querelle, M. Pérochon manifeste son antipathie. Il tient pour mensonge ou fausse apparence les vertus de douceur et de charité, de chasteté et de pudeur, idéal des chrétiens sincères, et précieuse parure de la grande Eglise. Mais, aux yeux de l'incrédule, christianisme et sincérité ne s'excluent-ils pas, et l'Eglise poursuit-elle un but plus haut que de contraindre au

[1] *Ami* 1914, p. 483 et suiv.

bénéfice d'une caste l'humanité sous sa puissance ? » (L. de Mondadon, *Etudes*, 5 fév. 1921).

On se rappelle l'énorme sensation que causa l'an dernier la révélation de la Mission secrète du prince Sixte de Bourbon au cours de l'hiver et du printemps 1916-1917 *(Opinion*, 3 et 10 janv. 1920; cf. *Ami* 1920, p. 421). Voici maintenant le prince lui-même qui publie tous les documents relatifs à cette affaire, **L'Offre de paix séparée de l'Autriche (5 déc. 1916-12 oct. 1917)**, avec 2 lettres autographes de l'empereur Charles, in-12 de 435 p., 9 f., Plon. — Le prince Sixte est le descendant direct de nos rois (arrière-petit-fils de Charles X). Il a soutenu, dans une thèse de doctorat en droit, devant la Faculté de Paris, quelques semaines avant la guerre, que sa famille, en dépit des renonciations d'Utrecht, et bien que jadis régnante en Espagne et à Parme, n'a jamais perdu sa nationalité française. Lors de la déclaration de guerre, il demanda au vieil empereur François-Joseph l'autorisation de quitter Vienne pour servir dans nos rangs; et il l'obtint, avec son frère Xavier, sur l'intervention de leur beau-frère le futur empereur Charles, qui donna ce jour-là une nouvelle preuve, après bien d'autres, de sa sympathie pour notre pays. Ecartés chez nous comme « fils de France », les deux frères purent du moins entrer dans l'armée belge, où jusqu'à l'armistice ils ont fait preuve du plus grand courage, dans les formations sanitaires d'abord, sur la ligne de feu ensuite. — La première pensée de l'empereur Charles en montant sur le trône (21 nov. 1916) fut de travailler à la paix. Dès le 5 décembre commençaient les ouvertures pour la mission secrète que le prince Sixte allait remplir à Paris et à Londres. Il trouva le meilleur accueil à Paris auprès de MM. Poincaré et Jules Cambon, à Londres auprès de M. Lloyd George. A Rome le baron Sonnino opposa un veto irréductible. Paris et Londres auraient pu passer outre aux appétits italiens, sans la lâcheté de notre ministre des Affaires Etrangères, M. Ribot, dont le refus définitif (12 oct. 1917) établit l'échec de l'offre de paix autrichienne. — De tout ceci on trouvera tous les détails dans le livre du prince Sixte, avec tous les documents (et fac-similés des autographes de l'empereur Charles). Il n'y a guère de lecture plus poignante.

Que peut-on dire aujourd'hui des Allemands ? par Georges Blondel, in-8 de 70 p., et 2 grands tableaux d'ensemble hors texte, 4 f. 50, Paris, Perrin. J'espère bien qu'il n'y a plus aujourd'hui parmi nous personne pour répéter ce qu'on entendait dire en certains milieux pendant la guerre et au lendemain de l'armistice : à savoir, que la France n'aurait plus à s'occuper désormais de l'Allemagne, d'une nation qui s'était mise « au ban de la civilisation », que même l'enseignement de l'allemand pouvait disparaître de nos maisons d'éducation, etc. Ce qui se passe depuis deux ans et plus, a ouvert les yeux, je pense, aux plus aveugles, L'Allemagne reste une menace pour nous, et nous ne devons pas la perdre de vue. M. G. Blondel est, de longue date, un de nos plus exacts connaisseurs des choses d'Outre-Rhin ; et il rend un service éminent à sa patrie en nous disant, sur documents, ce qu'il faut penser de la Révolution allemande, de la situation économique de l'Allemagne, du problème de l'unité allemande, du péril bolcheviste allemand, du problème rhénan, etc.

Lire, dans *Revue ecclésiastique de Metz*, fév. 1921, un excellent travail du P. Pélot (p. 30-44) sur un sujet qui tient à cœur à nos lecteurs : *La Croisade eucharistique en Lorraine* (l'âme des jeunes par rapport à nous, prêtres ; l'Hostie par rapport à ces âmes ; la Croisade par rapport à l'Hostie ; organisation pratique de la Croisade) ; — dans *Hostia*, janv.-fév. 1921, p. 30-50, chronique du développement de la Croisade eucharistique dans nos diocèses et hors de France ; et d'ailleurs tout *Hostia*, tous les n^{os} d'*Hostia* sont à lire et à méditer par quiconque veut « faire travailler l'Hostie », selon le mot du V. P. Eymard ; — dans *Annales de la Jeunesse Catholique*, 15 fév. 1921, *Pêcheur d'hommes*, ou comment doit et peut se constituer une élite de travailleurs pour Dieu et pour leurs frères, par Edw. Montier ; *La Vie sociale* : en face du bolchevisme; efforts positifs vers une construction sociale, par M. Eblé (l'auteur de l'incomparable *Manuel des Cercles d'Etudes)*. — Dans *Règne social du Cœur de Jésus par Marie Immaculée* (mensuel, 3 f. 50 par an, à Chinon), fév. 1921, pages brèves mais admirablement denses sur *l'Idée sociale catholique ;* — dans *Facultés catholiques de Lille*, janv. 1921, publication du *Journal intime de Mgr Baunard*, années de professorat au Petit Séminaire de La Chapelle-St-Mesmin 1852-1860 : pages profondément touchantes et édifiantes dans leur « intimité », semées aussi d'anecdotes amusantes, par exemple ce récit d'un tour joué par M. de Falloux à Mgr Dupanloup, un tour comme on ne s'en joue qu'entre amis (et entre orateurs). C'était en août 1858, à la distribution des Prix au Petit Séminaire de Combrée (dioc. d'Angers). Mgr Dupanloup n'y pensait pas parler. Mais M. de Falloux s'avança devant l'assemblée, pour raconter seulement une histoire, celle-ci :

« Il y a deux cents ans environ, un grand prédicateur, le plus grand peut-être de ce temps-là, venait de faire un sermon qui avait émerveillé tout le monde. Au sortir de l'église, sous le porche, chacun en disait son admiration. On exaltait sa parole, on racontait ses services, on célébrait ses vertus. C'était un écrivain, un orateur, un pontife ; il était même, je crois, de l'Académie française. On le nommait Massillon. Chacun en disait son mot, quand s'avança, fendant la foule, quelqu'un qui, lui aussi, voulut dire le sien. C'était le sonneur, qui, se dressant de toute son importance : — *Eh bien, Messieurs,* s'écria-t-il, *eh bien, ce beau sermon, c'est moi qui l'ai sonné !* »

Sur ce, M. de Falloux s'inclina vers Mgr l'Évêque d'Orléans, en le désignant aux applaudissements qui appelaient le prédicateur et le sermon. Il fallut bien s'exécuter : Monseigneur parla.

La livraison de février nous apporte la continuation du *Journal intime* au cours des années de vicariat de Mgr Baunard à la cathédrale d'Orléans (1860-1868).

VIII. — Nous recevons le tome I^{er} des **Œuvres Oratoires et Pastorales** de Mgr Grente, gr. in-8 de 482 p., 18 f., Beauchesne (typographie magnifique, sur papier de choix, avec culs-de-lampe et écusson en couleurs : luxe dont nous sommes très heureux pour la parole de Dieu, et qui n'a que l'inconvénient de hausser le prix). Pour ce 1er volume, Mgr Grente, entre les nombreuses pages tombées de ses lèvres sacerdotales avant son épiscopat, a fait choix de celles qui lui ont semblé le mieux faites pour continuer à travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il les publie dans l'ordre chronologique, et convie lui-même les lecteurs curieux à « discerner si, à travers les ans, l'expérience de la chaire et des âmes forme et mûrit. » Nécessairement. C'est une expérience qui ne peut qu'être source de progrès, puisqu'elle se fait en collaboration avec la grâce de Dieu. Mais le lecteur se sentira si divinement pris, dès les premières pages, par cette éloquence, qu'il sera bien empêché de procéder à des dosages de progrès oratoire. Mgr Grente est une des grandes voix et une des plumes les plus achevées de notre épiscopat ; et tous nos lecteurs ont présentes à la mémoire les vastes envolées des discours qu'il est convié à prononcer, depuis son épiscopat, en de grandes circonstances comme les sacres d'évêques, ou le VIII^e centenaire de la fondation des Prémontrés, ou la canonisation de sainte Marguerite-Marie, ou en Orient, à Constantinople, à Beyrouth, au cours de la mission où il accompagna le cardinal Dubois, etc. On sera heureux de recueillir ici, dans ce tome I, les prémices sacerdotales de cette grande voix d'évêque. Mgr Grente, avant son épiscopat, a fourni sa carrière dans l'enseignement ; et c'est devant la jeunesse de nos Séminaires et Collèges qu'ont été prononcés nombre de ces discours :

la Jeunesse chrétienne, le Bon Communiant, Rêves de Collège, Souvenirs de Collège (pour banquet d'Anciens Elèves), *l'année scolaire, l'homme de conviction, Revue d'année, la culture française, les leçons de la mort, la gloire de Dieu,* etc. Deux allocutions de mariage; et déjà de nombreux panégyriques et discours de pèlerinage : panégyriques de S. Jean-Baptiste, de S. François de Sales (à l'Ecole St-François de Sales d'Alençon), de S. Lô évêque de Coutances, de la B. Marie-Madeleine Postel, de Thomas de Biville, régent d'école, curé, missionnaire, aumônier de S. Louis, † 1257 en odeur de sainteté ; N.-D. des Champs, N.-D. du Vœu, N.-D. de la Délivrande, l'héroïsme et la piété au Mont St-Michel, les voix de St-Etienne de Caen ; sermons de Noël *(La gloire de N.-S. J.-C.)*, de Pentecôte *(La Mission du Saint-Esprit)*, de Triduum eucharistique, de fête des Morts, etc.

IX. — On nous a demandé de donner sur les divers pays de l'Orient grec et slave une étude comme celle qui a paru ici sur la Yougoslavie *(Ami* 1920, p. 641-650). Nous nous sommes étendus sur la Yougoslavie, parce que c'est un Etat de formation nouvelle et qui, grâce au Concordat serbe du 24 juin 1914, semble devoir prendre, vis-à-vis de Rome, une orientation riche d'espérances. Les autres Eglises orientales ont été ici, depuis longtemps, depuis les dernières années du pontificat de Léon XIII, l'objet d'études historiques et statistiques très développées ; et nous nous proposons bien de tenir nos lecteurs au courant des événements. En attendant, nous leur avons recommandé vivement *(Ami* 1920, p. 641) les *Echos d'Orient,* la revue dirigée et rédigée par les Assomptionnistes de Constantinople, qui est, pour toutes les questions relatives aux Eglises des Balkans et d'Asie-Mineure, la source indispensable d'informations aussi complètes que précises, aussi apostoliques qu'érudites. Elle n'est que trimestrielle depuis la guerre et forme chaque année un volume gr. in-8 de 500 p. (15 f. pour la France, 17 f. pour l'étranger ; le n°, 4 f. ; bureaux d'abonnement à Paris, rue Bayard, 5, Bonne Presse). Dans la livraison d'oct.-déc. 1920 (la dernière qui nous soit parvenue), lire : *La Thrace byzantine,* par R. Janin (organisation ecclésiastique de la Thrace sous la domination byzantine) ; *Un réformateur laïque dans l'Eglise grecque : Apostolos Makrakis (1831-1905),* par V. Grégoire ; *L'affaire de l'Hénotique ou le premier schisme byzantin au V^e siècle,* par S. Salaville ; surtout la Chronique des Eglises grecques et serbes : mémoire d'un métropolite d'Athènes sur les réformes ecclésiastiques ; tentatives (vouées à l'avortement, comme toujours) de fusion entre anglicans et orthodoxes ; affaires des patriarcats grecs de Constantinople et de Jérusalem ; question de l'union des Eglises serbes jusqu'ici autocéphales et au nombre de cinq (1° patriarcat de Carlovitz en Hongrie ; 2° évêchés de Zara et Cattaro en Dalmatie, eux-mêmes suffragants de l'archevêché ruthéno-roumain de Tchernovitz en Bukovine : la Bukovine étant à la Roumanie maintenant et la Dalmatie à la Yougoslavie, la scission s'impose ; 3° évêchés de Bosnie-Herzégovine, dont l'indépendance a été reconnue récemment par le Phanar ; 4° métropole de Cettigné pour le Monténégro ; 5° enfin Eglise synodale du royaume de Serbie). — Et surtout, il y a, en Serbie comme dans toutes les Eglises séparées d'Orient, un mouvement réformiste révolutionnaire très accentué dans le clergé paroissial. Les réformes qu'ils réclament sont, les unes, d'ordre liturgique (substitution du serbe au paléoslave comme langue liturgique, abréviation de la Messe, etc.), d'autres, d'ordre pécuniaire (traitements et pensions de retraite), d'autres enfin (et c'est pour celles-ci qu'on déploie le plus de turbulence), d'ordre matrimonial : ils veulent :

1° le mariage des évêques (jamais accordé par aucune Eglise schismatique : le clergé paroissial en l'exigeant aujourd'hui, veut que l'épiscopat cesse d'être le monopole du clergé monacal) ;

2° le second mariage des prêtres : le clergé oriental, jusqu'ici, conservait l'épouse acquise avant l'ordination au Diaconat ; mais jamais Eglise schismatique, si décadente qu'elle ait été, n'a autorisé le mariage après et dans le sacerdoce. Il semble bien cette fois que la poussée d'incontinence finisse par aboutir et par renverser l'antique barrière : le Saint-Synode grec de Constantinople n'a pas voulu désapprouver ; le Saint-Synode de Belgrade a essayé de résister, mais le clergé se passe fort bien d'autorisation et en appelle à l'Assemblée nationale... ;

3° *(postulata* du clergé bulgare) : permettre le divorce par consentement mutuel : le mariage doit être un lien de coordination et non de subordination ; contrôle médical sévère avant tout mariage ; tout mariage demeuré stérile après une durée de trois ans est annulé de droit sur la demande de l'une des parties... *(Echos d'Orient,* avril-juin 1920, p. 236).

LITURGIE

Q. — 1° Dans l'*Ami* 1920, p. 608, vous dites que l'adoration perpétuelle ne peut avoir lieu le 2 novembre avec messe. Comment concilier cette réponse avec le décret général du 9 juillet 1895, n. 3864, ad IV ?

2° D'après ce qui est dit dans les nouvelles Rubriques du Bréviaire, *Additiones,* tit. V, et *Notanda,* n° 7, si une fête diocésaine coïncide avec le jour octaval d'un Patron paroissial, doit-on transférer cette fête ? J'ai prétendu que non.

3° *Ami* 1919, p. 48, il est dit que toutes les messes, *prœter conventualem et parochialem,* peuvent être de la solennité de S. Joseph le 3^e dim. après Pâques et du Saint Rosaire le 1^{er} dim. d'octobre. N'y a-t-il pas un indult général pour la France (14 janv. 1914) en vertu duquel le curé peut appliquer *pro populo* la messe de la solennité, donc même au cas où cette messe est l'unique ?

R. — Ad I. Le décret général du 9 juillet 1895, n. 3864, ad IV, concernant la messe du Saint-Sacrement le jour des Trépassés, a cessé d'être applicable et a été réformé par la Constitution Apostolique *Incruentum altaris sacrificium* du 10 août 1915, et la déclaration *Urbis et Orbis* du 28 février 1917. On ne peut donc plus se recommander désormais que du décret *Urbis et Orbis* approuvé et confirmé par S. S. Benoît XV le 26 février 1919, et cité dans l'*Ami* 1920, p. 608, et les *Ephem. Lit.* d'oct. 1920, p. 464, déclarent absolument : « In Commemoratione omnium fidelium defunctorum prohibetur tam missa quam oratio de Ss. Sacramento vel de Pace. »

Ad II. Quand il s'agit d'une occurrence accidentelle, il n'y a de translation que si la fête empêchée est de 1^{re} ou de 2^e cl. ; et toute autre, fût-elle diocésaine, est simplement commémorée ou même omise, *juxta rubricas.*

S'il s'agit, au contraire, d'une occurrence perpétuelle, on transfère 1° les fêtes du rit double de 1^{re} et de 2^e cl. ; 2° les autres fêtes de 9 leçons vraiment propres et qui inscrites au Calendrier d'une nation, d'une province, d'un diocèse, d'un ordre, d'un institut, ou d'une paroisse, s'y trouveraient perpétuellement empêchées à leur incidence. On assigne à toutes ces fêtes le jour le plus proche suivant, où il n'y a pas d'office de 9 leçons, de vigile privilégiée et d'octave de 2^e ordre, et ce sera dé-

sormais leur jour fixe. Quant aux fêtes propres de 3 leçons, elles ne se transfèrent jamais, mais ont mémoire ou s'omettent *juxta rubricas*.

Ad III. Il n'est pas douteux que dans les églises où il y a plusieurs messes le dimanche, toutes ne peuvent normalement être de la solennité externe renvoyée à ce dimanche; et la S. R. C. a déclaré en particulier que la messe conventuelle devait répondre à l'office du jour, et la messe à appliquer *pro populo* dans les paroisses devait être aussi conforme à l'office du jour (21 fév. 1896, n. 3887). Mais cette réserve n'existe pas pour les églises de France et de Belgique qui n'ont qu'une messe le dimanche, et jouissent, pour les grandes solennités, de l'indult du cardinal Caprara ; elles satisfont à leur obligation en disant et en appliquant *pro populo* la messe de la solennité renvoyée. (S. R. C., 22 juillet 1848, n. 2974, ad 2 ; 27 mai 1911, n. 4269, ad VIII).

Cette solution peut-elle s'appliquer aux solennités dont la fête était autrefois fixée au dimanche, et dont les nouvelles rubriques du Missel *De occurrentia et translatione festorum*, n. 4, permettent sans restriction la solennité externe pour le peuple dans ce même dimanche ? Nous le croyons, d'autant plus qu'ici la concession de la messe est faite indistinctement par la rubrique elle-même à toutes les églises.

Q. — A propos des messes basses en noir, un jour double, dans les funérailles où la messe principale est aussi basse, mais *pro paupere defuncto*, le décret du 28 avril 1902 permet-il de les dire comme si la messe exéquiale était chantée ?

R. — La proposition émise par la S. R. C., et soumise à l'approbation du Pape qui daigna la ratifier, autorisait bien à célébrer des messes basses de *Requiem*, le corps du défunt étant présent physiquement ou moralement, dans les églises et dans les oratoires publics et privés, sous certaines conditions générales qui se lisent au n° 3903 de la Collection authentique des décrets. Mais plusieurs avaient besoin de précision, et c'est ainsi qu'à la demande d'un grand nombre de postulants, Rome déclara que la messe basse pour les pauvres suffirait pour autoriser d'autres messes basses de *Requiem* pour le défunt, et qu'il n'y avait pas à exiger la messe chantée des funérailles. (S. R. C., 9 mai 1899, n. 4024).

La Congrégation avait déjà décidé que pour jouir de la faveur des messes basses dans les doubles à l'occasion d'un décès, il était nécessaire qu'on appliquât la messe au défunt, le corps présent physiquement ou moralement, et qu'ensuite, s'il s'agit d'églises ou d'oratoires publics, il y eût ce jour-là les funérailles avec messe chantée. (S. R. C., 12 janv. 1897, n. 3944, ad III et IV).

Mais *quid* si la messe basse avait lieu dans un oratoire semipublic où était le défunt ? Fallait-il y joindre « funus cum Missa exequiali cum cantu » ? Le cas n'avait pas encore été décidé, quand le 28 avril 1902 Rome répondit : *Negative in casu*, (n. 4096, ad IV), en d'autres termes : « Pro istis (oratoriis semipublicis) non requiritur... ut funus cum Missa exequiali in cantu fieri debeat. » (Tome VI des décrets, Appendix I, p. 156).

Q. — Un décret de la S. C. des Rites dit qu'on ne doit porter à la procession de la Fête-Dieu *aucune bannière* représentant des images de Saints. Puis, d'après un autre décret du 17 juin 1684, « on excepte les images peintes sur les bannières. » Comment concilier ces deux décrets ?

R. — Ces décrets ne renferment rien de ce que vous leur prêtez gratuitement.

Relisez le décret du 17 juin 1684, n. 1731, ad 1 : vous verrez qu'à la procession de la Fête-Dieu, il est défendu de porter « instrumenta Ssmæ Passionis Salvatoris nostri J. C., scilicet fragmentum Ssmæ Crucis vel Spinæ, » mais il n'est pas question d'images peintes sur des bannières.

Quant au décret du 1er juillet 1898, n. 3997, qui fait loi comme le précédent, il défend à toute procession du Saint-Sacrement de porter les instruments de la Passion, les reliques des Saints, ou leurs statues et leurs images, châsses et bâtons des saints Patrons et ajoute : « Serventur decreta, præsertim in una *Veneta* diei 17 junii 1684 et in altera *Almerien.* diei 31 januarii 1896 ».

L'opposition que vous supposiez entre les décrets n'existe donc pas, et aucun d'eux ne parle des bannières.

Q. — Quand peut-on dire *more festivo* la messe privée d'une fête dont on n'a pas ce jour-là célébré l'office ?

R. — La messe votive privée d'une fête dont on ne célèbre pas l'office au Bréviaire ce jour-là, peut se dire néanmoins *comme messe festivale*, dans le cas où les messes votives privées sont autorisées en ce jour, mais à condition 1° qu'il s'agisse d'une messe de la Sainte Vierge dite un samedi ; 2° d'une messe des Saints Anges à cause des premiers mots du *Gloria in excelsis* chantés par eux à la naissance de J.-C. ; 3° d'un saint qui a mémoire ce jour-là à l'office, ou y est inscrit au Martyrologe : parce que si elle est votive en tant que non correspondante à l'office du jour, elle est festivale *de jure*, comme étant célébrée dans son jour natal ou quasi-natal ; 4° d'une octave occurrente qui, sans avoir l'office, n'en persévère pas moins, comme le 11 décembre en la fête de S. Damase.

De là, en ces messes *votivo-festivis* on dira le *Gloria in excelsis* et *Ite Missa est*, et s'il s'agit d'une octave ayant droit au *Credo*, la messe *votivo-festiva* l'aura également.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 martii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

« COMÉDIES, SAYNÈTES, DRAMES, CHANSONNETTES, etc. »
PRAZ. **Les Petites Alsaciennes,** saynète d'actualité pour fillettes, 2 fr. — **Tout le bonheur aux petites filles,** saynète facile, nombreux pers., 2 fr. 50. — **Les Jeunes Filles de France à Jeanne d'Arc,** chœur pour jeunes filles. Partition 4 fr. — **L'Alphabet des Petits Soldats,** say. amus. p. pet. garçons, 1 fr. 50. — **Messe à 2 voix** dite « Messe de la Victoire ». Part. 6 fr.
Demandez catalogue & adressez comm. à C. VAUBAILLON, 85, r. St-Martin, PARIS 4e

Aide entre Catholiques
HUILES, SAVONS ET CAFÉS
Demandez en toute confiance le tarif spécial
Pierre MICHELLON, à Salon (Bouches-du-Rhône)

MONTRES - BIJOUX - CHRONOMÈTRES
de la Manufacture
Comptoir " LA GLANEUSE "
9, rue des Noyers, **BESANÇON** (Doubs)
Envoi franco sur demande du Catalogue illustré
REMISE AUX MEMBRES DU CLERGÉ

EPUISEMENT - FATIGUE Toutes les personnes qui se livrent à un travail fatigant, intellectuels comme artisans, doivent prendre pour rétablir leurs forces et régénérer leur sang et leurs nerfs, les **PILULES GIP,** le meilleur reconstituant connu. L'étui 3,30. Toutes pharmacies et 64, Boul. Port-Royal, Paris.

RASOIR — **LE VICTORIEUX** — 2 lames inusables : **15 francs** avec étui de luxe. Au Clergé payable après essai en mandat-poste. **Joseph DAVID,** LA MONNERIE (Puy-de-Dôme).

POUR LE VIN DE MESSE
s'adresser
aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges
par LA BASTIDE (Lozère)

Gde Marbrerie " Ste-Jeanne d'Arc "

L. BARRAU
Lauréat de l'École des Beaux-Arts
Toulouse-Paris
29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)
Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.
Travaux artistiques. — Prix très réduits

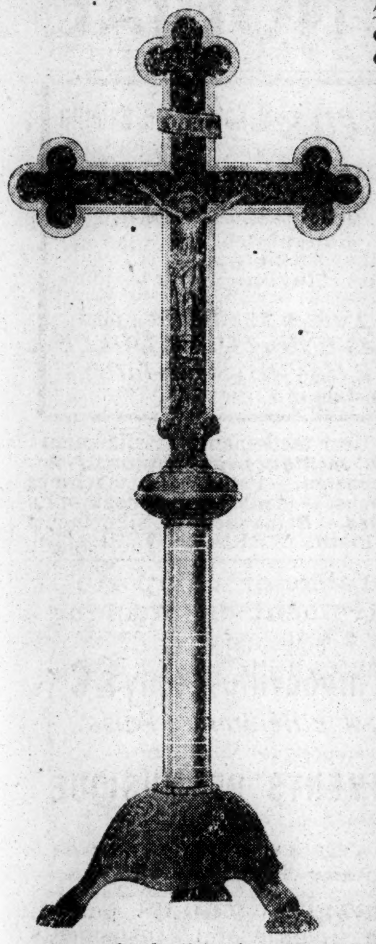
VITRAUX D'ART **Charles CHAMPIGNEULLE,** *96, rue Notre-Dame des Champs,* **à PARIS**
Maison fondée à Metz en 1832
Représentant, maquettes et devis sur demande

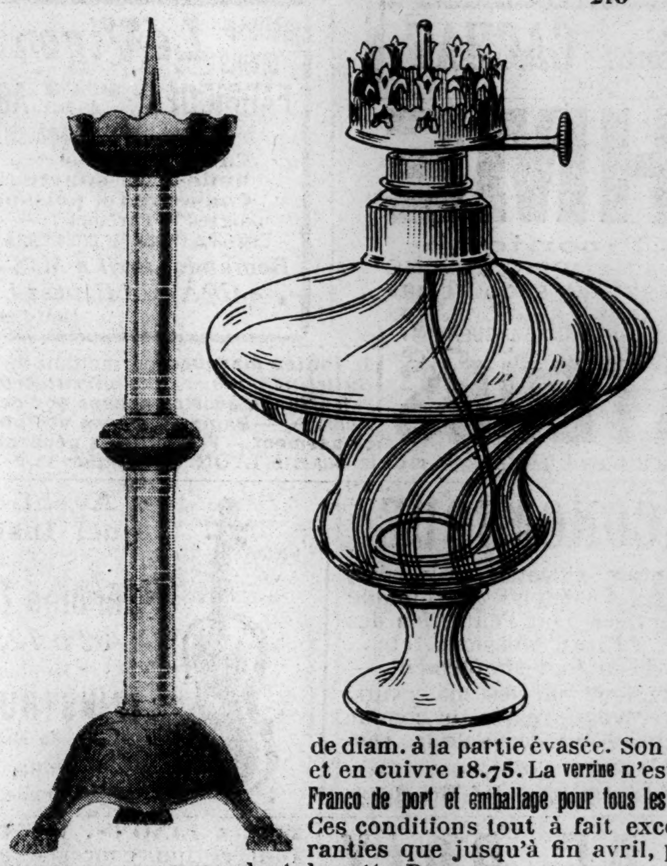
HARMONIUMS — **Médaille d'Or 1900** —
ALEXANDRE ROUSSEAU
Modèle 1921 (3 jeux ½, transpositeur) recommandé à MM. les Membres du Clergé
GILBERT, MAISON FONDÉE EN 1840. **115 & 113, rue de Vaugirard, PARIS.**

HARMONIUMS D'OCCASION
GARANTIS
Liste contre 0.25

La Maison P. VERMARE « *AUX ARTS RELIGIEUX* », est heureuse de présenter aux lecteurs et abonnés de l'*Ami* trois articles de sa fabrication, de création toute récente.

1° Un modèle de **chandelier** avec sa **croix** assortie, pour les missions ou les églises des régions dévastées par la guerre. Ce modèle se fait pour le moment en 0m45 de haut, et son prix en bronze fondu verni doré est de : *Frs* 150, la garniture de 4 chandeliers avec la croix.
210 — 6 — —





2° Une **lampe de sanctuaire** qui se distingue de celles en service actuellement, par un **dispositif aussi simple** qu'ingénieux, permettant le réglage de la mèche sans avoir l'inconvénient des ratés que l'on déplore si souvent avec les engrenages ordinaires.
Son prix en verre rouge avec globe rouge, est de :
Frs 32 (1 litre).
— 24.50 (½ litre).
Avec cheminée verre blanc, *Frs* 2 en moins.

3° Une **lampe veilleuse,** à essence ou à pétrole, destinée à remplacer l'huile dans les verrines rouges, se recommande pour trois raisons :
1° Parce qu'elle supprime les ennuis que l'on a avec l'emploi de l'huile ; 2° par sa grande **propreté ;** 3° par l'économie que l'on réalise.

Cette veilleuse mesure 75 millim de diam. et peut s'adapter dans toutes les verrines ayant 115 mm de diam. à la partie évasée. Son prix en zinc est de 16.50, et en cuivre 18.75. La verrine n'est pas comprise dans ces prix.

Franco de port et emballage pour tous les articles ci-dessus, pour la FRANCE.
Ces conditions tout à fait exceptionnelles ne sont garanties que jusqu'à fin avril, pour tous les **lecteurs** et **abonnés** de l'*Ami* et les personnes se recommandant de cette Revue.

Adresser les demandes directement : Maison P. VERMARE, 25, Chemin de Francheville, à LYON (St-Irénée)

J. de GIGORD, Editeur, 15, rue Cassette, PARIS (6e)

Général NIOX

LA GRANDE GUERRE

1914-1918

SIMPLE RÉCIT

Volume in-8 moins de 200 pages, avec de nombreuses cartes en noir dans le texte et onze cartes en 5 couleurs hors texte . . . . 6 fr.

P. GUILLOUX

L'ESPRIT de RENAN

Volume in-18 jésus de 415 pages . . . . . 6 fr. 50

Abbé J. CALVET

Agrégé des lettres, directeur des études littéraires au Collège Stanislas, Paris

Manuel illustré d'Histoire de la Littérature Française

Vol. in-8, 750 p., 274 illustrations. Broché 15 fr. 40

Cartonné . . . . 16 fr. 80

MORCEAUX CHOISIS

DES AUTEURS FRANÇAIS DU Xe AU XXe SIÈCLE

Volume in-8 de 1000 pages. Broché. . . . 15 fr. 40

Cartonné . . . . 16 fr. 80

Abbé M. BOUVET

Directeur du moyen Collège Stanislas

PREMIÈRES NOTIONS D'HISTOIRE SAINTE

Volume in-8, 60 illustrations de J.-M. BRETON

Cartonné. . . . . 4 fr. 20

Vie de MÈRE MARIE de SAINT-MAURICE

Seconde Supre générale de la Société de Marie-Réparatrice par une **Religieuse** de la même Société

Vol. in-18 jésus, portrait, XVIII-473 pages . . 8 fr.

Alfred VAN DEN BRULE, S. J.

LE DOCTEUR BOISSARIE

Président du Bureau des Constatations médicales de Lourdes

Vol. in-18 jésus. XII-413 pages, 3 portraits. . 6 fr.

Abbé BESSIÈRES

AMES NOUVELLES

(PIERRE LAMOUROUX, ALBERT THIERRY, instituteurs soldats; UNE PROMOTION DE L'ESPÉRANCE)

Nouvelle édition entièrement refondue; Préface de M. RENÉ BAZIN, de l'Académie française.

Volume in-18 jésus, XLVII-242 p., portrait . . 5 fr.

Abbé BRICOUT

Directeur de la *Revue du Clergé français*

Mgr D'HULST APOLOGISTE

Volume in-8 écu, 475 pages. . . . . 10 fr.

COURS D'HISTOIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION de M. GUIRAUD

HISTOIRE CONTEMPORAINE

1815-1920. — CLASSE DE PHILOSOPHIE

par L. DEVEILLE, profr à l'Institut des Chartreux à Lyon

Vol. in-8 de 1230 pages, nombreuses illustrations et cartes. Relié . . . . 21 fr.

DEMANDER LE CATALOGUE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE

INOUI — Voici enfin le remède préservatif et curatif du — IDEAL

RHUME DE CERVEAU VITE GUÉRI avec les PILULES de **NOBIAL**

On l'évite infaillt avec 2 pilules au début. — Toutes phies ou Rengniez, phien, 56, rue de Passy, PARIS, 2 fr. 50.

EVIAN REINS RHUMATISMES **CACHAT**

ASTHME

Bronchite Chronique

EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS

Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE

CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS

Établissements **Le Vigoureux** M. Caveng et R. Bataille Successeurs

FABRIQUE et importation de tous **ARTICLES ALIMENTAIRES**

à l'usage des Etablissements religieux et des Ecclésiastiques.

Cafés verts et torréfiés. **Chocolats.**

Huiles pour **sanctuaire** et **à manger.**

Conserves de **poissons** et **légumes** pour les jours maigres et carême.

Expédition Franco par petite vitesse à partir de 150 fr. et par colis postal

Demander tarif à M. CAVENG et R. BATAILLE à GRAVILLE, près LE HAVRE (Seine-Infre)

Boîte postale no 1

DUPLICATEURS de toutes marques permettant de tirer facilement et rapidement: *Bulletins paroissiaux, circulaires, cantiques, programmes*, etc. — **Machines à écrire neuves et d'occasion.** — Papier pour machines à écrire. — **Papier Carbone et Rubans.** — **Meubles de bureau et de classement.** — **Fournitures générales.** — Demander renseignements et prix à OMNIUM DU MATERIEL DE BUREAU, 17, r. de la Charité, LYON. (Même Maison 16, r. Blatin, CLERMONT-FERRAND)

UTILE ET ÉCONOMIQUE

L'EUCHROMINE peinture silicatée en poudre, **ignifuge** dont les bons effets et l'emploi économique rendent les plus grands services pour l'entretien des presbytères, communautés, églises, missions, etc..., s'emploie en l'additionnant d'eau tout simplement. — **L'EUCHROMINE** s'applique sur les matériaux, (pierre, brique, ciment, plâtre, bois) à l'extérieur comme à l'intérieur. Son prix de revient est de quelques centimes le mètre carré.

Demandez la brochure explicative, 9, rue du Congo, à PANTIN (Seine)

Avant d'acheter n'importe quel Instrument de Musique

DEMANDER LE CATALOGUE

Jérôme Thibouville-Lamy & Cie

68 à 72, Rue Réaumur, Paris.

La plus importante Manufacture

D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

du Monde. — Fondée en 1790.

Conditions spéciales et confidentielles accordées aux MEMBRES du CLERGÉ.

BAISSE DE PRIX sur les **LINONS, BATISTES** et **TOILES** pur fil. Tout ce qui concerne la lingerie et les ornements d'Eglise, **ARAGON**, 20, rue Bonaparte, PARIS. *Renseignements gratuits.*

MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels, Retables, Chaires, Ex-votos, etc...
RÉFÉRENCES : **Basiliques de Fourvière & de Lourdes**

PLAQUES & MONUMENTS COMMÉMORATIFS

DESSINS ET DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres et Granits
Anonyme — Capital 2.000.000 fr.
23, Quai des Brotteaux, LYON

Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : *Lyon, Buxy* et *Molinges.*
Scieries de marbre : *Grenoble* et *Molinges.*
Carrières de pierres : *Buxy, Colombier, Rocheret.*
Carrières de marbres : *Jura, Pyrénées, Italie.*

FABRIQUE de Lunettes et de Pince-Nez

LES FILS D'EMILE TOURNIER, A MOREZ (JURA)

Membres de l'Union Fraternelle et des Economats chrétiens
Vente directe au détail, par simple correspondance
Exécution des **ordonnances d'oculistes**
Envoi franco du **Catalogue illustré** très avantageux
Bien mettre la seule adresse exacte ci-dessus

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

CH. LORIN

ATELIERS : **46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS**
Références de 1er ordre. Maquettes et devis sur demande

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e

FOURNIT AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES :
Tous les **Ouvrages** français et étrangers ;
Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang. ;
Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;
Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix** ;
Tous articles concernant **le Clergé et le Culte.** Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique.
Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse

FONDERIE DE CLOCHES

Réparations des Cloches fêlées dans les Paroisses

Sonorité et Tonalité garanties 10 ans

Prix modéré. Maison recommandée
A. CHAMBON, fondeur, à Montargis (Loiret)

HARMONIUMS

Pour obtenir les meilleurs instruments et les prix les plus doux
s'adresser à la **PROCURE DU CLERGÉ**
3, Rue de Mézières, PARIS.
Liste des occasions envoyée sur demande

LES MEILLEURES HUILES, LES MEILLEURS SAVONS

AUX MEILLEURS PRIX !!
Coopératives, Séminaires, Maisons Religieuses
Demandez tarif de gros à la vieille Maison catholique
Alph. LOMBARD fils, SALON (B.-du-R.)

ŒUVRE DE VINS DE MESSE

"Union Fraternelle"
Coopérative ecclésiastique d'Albi
Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi
Fournisseurs : **DUBOUSQUET et Cie**
PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS
Domaine de VITRAC, par Gaillac (Tarn)

Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes
Abbé RAYNAL
Curé de FLORENTIN par MARSAC (Tarn)

Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles
Garantis pur jus de raisins frais
GRANDS MOUSSEUX

EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ
Prix-Courants sur Demande

VITRAUX MOSAIQUES D'ART

MAUMEJEAN FRÈRES, Paris
6, RUE BEZOUT (XIVe)
Envoi de l'album et devis sur demande

GRANDE MANUFACTURE

D'HORLOGERIE MONUMENTALE

pour Eglises, Hôtels de Ville, Ecoles, etc...
Anciens Etablissements Paul ODOBEY Fils
Grande-Rue, 94-96-98-100-102, MOREZ-DU-JURA
L. TERRAILLON et J. PETITJEAN, Successeurs

Mécanisme d'une horloge pouvant sonner les heures avec répétition et les demies sur une cloche de 15 à 20 kilos

Toutes les horloges sont garanties pour 10 années
ENVOI DE TARIFS ET DEVIS SUR DEMANDE
Nombreuses références dans le monde entier

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul Baudry 6 fr. franco et Pharies

VINS DE MESSE

BLANC ET GRENACHE SEC
Roussillon de table et Vins de dessert
Banyuls et Grenache doux naturels
Hré-P. SOULIER, à Collioure (Pyrées-Orles)
Prix-courant franco. — Echantillons contre 1 fr. 50 en timbres-poste. — *Avec les meilleures références ecclésiastiques.*

LISEZ CECI

Mme L. MARQUIS, directrice de l'Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève, fondé en 1884, 2, r. Péclet, à **Besançon**, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **MONTRES, PENDULES, BIJOUTERIE** et **ORFEVRERIE.** Ils peuvent s'y adres' en toute confiance. Demand' catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res Communions : Chapelets, Médailles, etc. — **Prix avantageux.**